

Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de : UN DIVORCE, de MM. Paul Bourget et André Cury :
2^o Le 9^e fascicule du roman nouveau de M^{me} Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 4 AVRIL 1908

66^e Année. — N^o 3397.



RÉCEPTION DU NOUVEAU MINISTRE DE FRANCE EN ABYSSINIE

M. Brice serre la main du Nagadi Ras Wolde Gorgis, envoyé à sa rencontre par le Négus Ménélik.

Voir l'article, page 231.

COURRIER DE PARIS



N'ayant rien voulu savoir des balcons du boulevard où, la semaine dernière, sous prétexte de cavalcade, maintes dames ayant pignon sur les Italiens, voire simple œil-de-bœuf sur la Madeleine, nous avaient invités à venir, sans cérémonie, attraper une bonne fluxion de poitrine à leur fenêtre, nous nous étions, quatre amis qui ne nous quittons guère, prudemment réunis chez le Grincheux.

Il y avait là : Placide d'abord, mon cousin Félix l'optimiste, Ludovic le fureteur, et moi.

C'est dans la paisible et un peu froide rue de la Ville-l'Evêque, une rue où il fait tous les jours dimanche, en un rez-de-chaussée qui se retire entre cour et jardin, meublé avec une sobre et dédaigneuse recherche dans le genre « Directoire anglais », que grinche le Grincheux. Vieux garçon, il emploie deux femmes d'âge canonique et chaussées de velours usé aux chevilles, mais si parfaitement nettes, propres et conservées, si saines de mains, si belles de linge et de bandeaux lisses, si agréables et doucement ragoûtantes à regarder entrer, sortir, poser sans bruit sur l'assiette une petite cuiller où se reflète en bombé toute la chambre, qu'on oublie à la minute qu'elles ont franchi la quarantaine, et plutôt qu'à des domestiques de Paris et de ce temps, elles font songer à des servantes-ménagères d'autrefois, du bureau de placement de la fameuse maison Pietr. de Hooch.

Placide venait de nous faire admirer (car chez lui il admire) une série de gravures en couleurs de M. Bernard Boutet de Monvel, d'une toute récente émotion, en même temps que d'une surannité délicieuse, *la Lionne, la Rue de la Paix*, des parterres, des effets d'eau pâmée à la lune, et nous restions sous le charme mélancolique et solitaire s'évaporant de ces estampes que l'on dirait faites à Bruges, car leur auteur a sans conteste une âme de canal, et ce ne peut être que dans un lit de béguinage que reprend discrète et dévote vie sa *Convalescente*.

Nous étions donc silencieux, aplanis, si loin des chars de la mi-carême, quand mon cousin Félix demanda : « Lisez-vous les *Petites Affiches* ? » Et, comme nul ne daignait répondre à la vulgarité de cette question, il continua : « Vous avez tort. C'est un très beau livre. Voici ce que, la semaine dernière, on y pouvait glaner. D'ailleurs je l'ai là sur moi. » Et, sortant quelques feuillets de la poche intérieure de son veston, il nous dégoisa ce qui suit : « SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES BALLONS » DIRIGEABLES. La Société a pour objet, en France » et à l'étranger, l'étude et la construction, la » vente, l'achat ou la location de tous ballons » dirigeables, leur exploitation directe ou par participation, etc., etc. » Vous lirez vous-même le reste qui ne manquera pas de vous captiver, et enfin — plus fort que tout — quelques pages avant, dans le même numéro, je cueille : « Annonces diverses. Pour priorité M. le propriétaire de *la Fourmi* à Langrune (Calvados) se » réserve, en temps opportun, les titres PARIS » AÉRIEN, FRANCE AÉRIENNE pour périodique, » guide, annuaire, plan des routes célestes et publiée générale, ainsi qu'une liste officielle et complète des voies aériennes à vol d'oiseau ou parallèles aux voies ferrées dans un rayon de 1.800 kilomètres, les stations mobiles et garages nocturnes. » Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Curieux, opina le Fureteur.

Le Grincheux ne souffla mot, mais son œil eut un éclair qui parlait.

— Voilà un monsieur, me contentai-je d'ex-

primer, qui ne perd pas de temps et s'y prend à l'avance !

— Et qu'il a raison ! reprit mon cousin, tout chaud, prêt à se gonfler. Nous ne faisons que de commencer avec les ballons dirigeables, et à la lettre nous ne savons pas où nous allons !

— C'est ce qu'on appelle : se diriger, grogna Placide.

— Je me rappelle, poursuivait Félix avec ardeur, la surprise amusée et ironique aussi qui accueillit, il y a une dizaine d'années, je crois, le livre de Robida : *le Vingtième Siècle*. On rigolait. « ... Oui, sans doute. C'était vraiment drôle d'invention, d'une fertilité de trouvailles extraordinaires ! mais, bien entendu, ces choses-là n'arriveraient jamais. Elles relevaient de la féerie et n'avaient pu avoir pour source que le délire d'une imagination un peu détraquée et cocasse. » Eh bien, cependant, ces choses arrivent. Il est admirable de voir à quel point M. Robida fut lucide prophète, puisque le présent vient réaliser point par point les plus folles extravagances de son crayon fourchu. Cet artiste, unique en son genre, a d'ailleurs toujours eu en lui un peu de fantastique et de démon. Il dessine « à la Méphisto ». Ses clochetons, ses toits pointus, hérissés et cornés de girouettes, barbelés d'épis de faîtages, de pics, de plombs et de fers de lance, et ses pignons chevauchant les uns sur les autres, ses donjons noirs pointant d'estoc dans un ciel de ballade, ses tourelles et poivrières embrochant les étoiles et crevant le bedon de la lune sont autant de paysages de minuit du plus échevelé romantisme et des décors de Valpurgis ; c'est de la vieille France et du sabbat, du Dumas père et de l'Hugo d'ombres chinoises, du Michelet et du Satan à la blague ; où la truculente charge du rapin, nourrie de sévère érudition, se donne gaie-ment libre cours. Il n'est donc pas le moins du monde surprenant que ce poète de la potence et du mâchicoulis, ce gavroche du créneau, ce visionnaire des lucarnes et des girouettes, ait eu l'intuition des changements de toutes sortes qu'apporterait dans nos mœurs, aussi bien que dans les célestes étendues, la navigation aérienne. Il en était l'historiographe précurseur indiqué. Tout ce qui va se passer au-dessus de nos têtes, il l'a dit le premier, et avec une précision telle qu'il pourrait crier au plagiat et réclamer des dommages et intérêts.

— Qu'allons-nous donc voir ? demandai-je.

— Tu ne t'en doutes pas ! me répondit Félix en joignant des mains frémissantes. L'air désormais nous appartient. Ces vastes espaces d'en haut, inutiles et spleenétiques, dont la vue effrayante abattait les cœurs les plus solides, ne seront plus déserts. L'humanité en marche, mieux qu'en marche, en ascension, en a fait la conquête définitive. Elle s'y est haussée, elle y a planté ses ancres et elle s'y meut comme chez elle, ainsi qu'en son naturel élément, avec la même sécurité que sur la terre ferme. Le ciel, à partir d'aujourd'hui, offre exactement les garanties du plancher des vaches. Quel spectacle enchanteur, ô mes amis ! que celui des ballons de maître, des globautobus, des ballons de la Compagnie et des ballonnets de toutes formes et de toutes espèces évoluant bientôt avec grâce à des hauteurs différentes, selon le tarif ! Enfin, le firmament sera gai ! Les pontons d'embarcadère se balanceront sur leurs gigantesques bouées, le vent fera claquer les oriflammes des balises placées pour servir de points de repère et les mille sifflements des sirènes et des trompes d'appel se croiseront sur les villes charmées. Il y aura des maisons, des cafés-concerts, des lieux de plaisir, des chapelles et des théâtres flottants et une banlieue superurbaine et des douanes-hautes dont il ne

faudra pas que les gabelous, en uniforme bleu-de-ciel, aient pourtant l'esprit dans les nuages. Après celles des plaines et des forêts, nous aurons les chasses gardées de l'air et la grandiose idée de l'affichage céleste, conçue par Villiers de l'Isle-Adam, deviendra facilement applicable. Je voudrais déjà y être.

— Pas moi, poussa le Grincheux, et je compte bien qu'avant cette nouvelle ère de l'air, ma belle âme aura jeté son lest. Ainsi voilà ce qui nous pend, voilà les Damocléties de demain ! Au nom de la Science et du Progrès, ils vont oser tracer des routes, des rues, des boulevards, des carrefours et des culs-de-sac dans le ciel, organiser des métros surterreins, borner l'illimité, le découper, le morceler. Sur des cerfs-volants de 100 mètres, nous lirons des annonces de ce genre : « A vendre, en plein ciel, 3 hectares avec » vue magnifique, à proximité d'un gonflodrome... » Et ceci n'est rien. Songez-vous à ce que sera le ciel, ce ciel magnifiquement vide et limpide, ce ciel front pur du monde, dont l'aspect nous fait mieux respirer, qui remplit nos yeux de joie, nos cœurs d'espérance, où nous n'avons jamais admis que la royauté du soleil, de la lune, des séraphiques étoiles, le splendide va-et-vient des nuées et le vol de l'oiseau ; ce ciel, miroir de lumière qui clarifie nos destinées, où peuvent, avec la fougue de l'hirondelle, s'élaner et planer nos secrets désirs, nos rêves les plus orgueilleusement insensés ?... Ce sera l'horreur, l'épouvante et la honte quand nous ne le verrons plus, tel un ciel de tentation de saint Antoine, que sillonné, taché, criblé de ballons, de gargantuesques baudruches aux formes d'une laideur étrange et hiscornue évoluant, se croisant comme un essaim de grosses mouches et de hannetons antédiluviens au derrière desquels flotteront d'immenses banderoles de réclames sur le caoutchouc, la gutta, le vernis, les meilleurs moteurs, l'arbre de couche idéal. Ah ! ce sera du propre ! Sans parler de l'oppression physique et de l'angoisse, pires que celles des montagnes, qui nous accableront à sentir éternellement, quand nous serons en bas, tout ce remue-ménage et cette agitation sur nos têtes, le sol nous paraîtra trou, crypte et cave à partir du jour où nous aurons du monde en dessus. Chacun voudra monter plus haut que le voisin. Ce sera la vraie course « au clocher ». Personne ne consentira plus à demeurer sur terre. Alors les poètes, les sensitifs, les amis de la nature et du beau, et tous ceux qui ont l'habitude de vivre dans le bleu n'auront qu'une idée : fuir les villes et se ruer à la campagne, dans les pays lointains où la grande vitre de l'univers ne soit point encore obscurcie et maculée. Voyons ? Ludovic, vous si cher amant du passé, protestez donc avec moi contre ce sacrilège.

— De toutes mes forces, appuya le Fureteur. Si ces choses s'accomplissent, je partirai, j'émigrerai, je veux un ciel clair et respecté où ne se gonfle point outre mesure l'orgueil des vessies.

— Pourquoi outre mesure ? releva le Grincheux, faites-vous donc une réserve ?

— Non. Mais je songe à autrefois, aux premières et illusives tentatives des candides conquérants de l'air, à la fin du cher dix-huitième. Ce dut être alors, figurez-vous-le, un délice que de voir monter avec timidité dans les cieus, une fois tous les quatre ou cinq ans, un globe à la Watteau, en paniers roses et bleus, les flancs enguirlandés de fleurs au bas duquel, dans une nacelle de théâtre, des chevaliers de soie, inclinés, une main sur le cœur, saluaient avec politesse la foule dans « l'instant d'hilarité universelle » et lançaient dans le vide leur tricorne noir. En vérité, non, cela n'était point laid et ne portait



M. Levasseur.

Paul Deschanel Millies-Lacroix. Pichon. Briand. Clemenceau. Dubost. Fallières. Brisson. Loubet.

Inauguration du buste d'Emile Deschanel dans le grand amphithéâtre du Collège de France.

aucun préjudice à la majesté des espaces. Sur les places publiques, on s'arrachait les éventails de papier et de bois de violette qui commémoraient l'aventure : *le Globe des Thuilleries*, *le Char volant*, *le Vaisseau de M. Blanchard*, et sur lesquels étaient notées des ariettes légères : *Où allez-vous, monsieur l'abbé?... Ecoutez, mon chou, ma mie ?*

*Que notre siècle est florissant !
Vive la physique !*

C'était le temps où faisait fureur *le Nouveau Jeu des Ballons aérostatiques*, à l'usage des esprits élevés. Il se vendait chez Crépy, près la rue de la Parcheminerie, et se jouait « comme celui du Juif » avec deux dez et des jettons. Tous les ballons qui avaient fait parler d'eux, au nombre de onze, étaient dessinés et peints sur des cases ; *la Montgolfière Babillarde*, *le Ballon Martial portant un coq*, *le Lyonnais chargé de 7 personnes*, *le Ballon ébobi*, *le Nantais ou : le succès de la fermeté bretonne*, *le Double Ballon*, *l'incomparable Antoinette*, *le Ballon réveillé...*, etc. C'est à quoi l'on badinait en attendant 89. Ces ballons-là, puérils, inoffensifs et charmants, je vous avoue que je les aime et les regrette.

— Taisez-vous ? fit brutalement le Grincheux, vous n'êtes qu'un incorrigible et stupide bibelotier. Ce sont vos Antoinette et vos globes ébobis d'antan qui nous ont préparé dans le ciel la repoussante invasion d'aujourd'hui. Il n'y a plus rien, et cette vallée avant peu sera inhabitable.

— Eh bien, dis-je — pour changer le cours de la conversation — sortons, afin, pendant qu'il en est temps encore, de voir le ciel nu.

Nous sortîmes. Mais aussitôt le vilain se couvrit, « l'on sentit des gouttes » et, mélancoliques, nous dûmes ouvrir nos parapluies qui, la soie tendue sous l'averse et la rafale, prirent aussitôt à nos yeux figure ironique de demi-ballon ou tout ou moins de parachutes.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

Nos prochains suppléments de théâtre seront consacrés à : **Qui perd gagne** (CAPUS et VEBER) ; — **la Femme nue** (H. BATAILLE) ; — **les Jumeaux de Brighton** (TRISTAN BERNARD) ; — **Simone** (BRIEUX), etc.

A LA MÉMOIRE D'ÉMILE DESCHANEL

On a inauguré, samedi dernier, au Collège de France, le buste d'Emile Deschanel, mort il y a quatre ans. Les organisateurs de la cérémonie avaient voulu lui donner le caractère d'un solennel hommage rendu à la mémoire du regretté professeur, dans l'amphithéâtre même où, pendant vingt-deux ans, de 1881 jusqu'au terme de sa belle carrière, il occupa si brillamment la chaire de langue et de littérature françaises modernes, et les représentants les plus éminents des pouvoirs publics, de l'Institut, de l'Université, s'étaient empressés de répondre à leur appel.

Le président de la République était venu s'associer à cet hommage ; à ses côtés se tenaient : M. Emile Loubet, son prédécesseur ; le président du Conseil et plusieurs ministres ; M. Antonin Dubost, président du Sénat, auquel Emile Deschanel appartient comme inamovible ; M. Henri Brisson, président de la Chambre ; M. Paul Deschanel, de l'Académie française, dont la participation filiale à cette cérémonie était d'autant plus indiquée qu'il est le donateur du buste, œuvre de Bernstamm.

Trois orateurs, M. Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction publique ; M. Levasseur, administrateur du Collège de France ; M. Abel Lefranc, titulaire actuel de la chaire illustrée par Emile Deschanel, louèrent à l'envi les hautes qualités civiques de l'homme et la noblesse d'une vie de fécond labeur vouée au culte des lettres.

LE NOUVEAU MINISTRE DE FRANCE
A ADDIS-ABABA

Voir la première page et la double page.)

Nous relations récemment (numéro du 14 mars dernier), la première partie du voyage que vient d'effectuer M. Brice, le nouveau ministre de France près du négus, de Djibouti à Addis-Ababa, où il allait rejoindre son poste. De pittoresques photographies nous ont montré de quel appareil avait été entourée l'arrivée, à Harrar, de M. Brice.

Au terme de son voyage, une réception vraiment grandiose l'attendait.

Comme il approchait d'Addis-Ababa, à 4 kilomètres environ de la ville, il avait vu venir à sa rencontre une escorte de quatre mille soldats ; ils accompagnaient le Nagadi Ras Haile Gorgis, ministre du Commerce et des Affaires étrangères, et M. Klobukowski, ministre plénipotentiaire de France, lequel, au moment où M. Lagarde, notre ancien

ministre près du négus, rentré en France, avait été chargé, là-bas, d'une mission spéciale relative aux chemins de fer éthiopiens.

Quand la petite caravane de M. Brice eut rejoint la troupe du Nagadi Ras, celui-ci, comme les deux ministres de France, comme leur suite immédiate, mirent pied à terre, et M. Klobukowski présenta M. Brice à Haile Gorgis, qui le salua au nom du négus. Puis on remonta en selle. Alors commença la plus brillante, la plus décorative chevauchée qu'on puisse imaginer. Elle revêtit tout son caractère après le passage d'une petite rivière très encaissée au fond d'un ravin, entre des rives abruptes hérissées de rocs, la Cabana.

Une avant-garde importante, cavaliers et fantassins mêlés, ouvrait la marche, précédant à petite distance le groupe des ministres et de leur suite.

En arrière suivait le gros de l'escorte.

C'était une véritable trombe de cavaliers agiles et sûrs d'eux qui dévalèrent la pente, puis remontèrent du ravin au grand trot sur l'autre bord, après avoir passé la Cabana d'où l'eau rejallissait en gerbes autour d'eux, sous le sabot de leurs chevaux. Leurs montures portaient le harnachement de cuir aux lourdes pendeloques d'argent ou d'airain, avec des selles richement ornées. Pour eux, ils avaient revêtu la couronne en crierie de lion ou le *bouyet* aux couleurs vives et la chemise de soie. Certains avaient les épaules couvertes de peaux de fauves, lions, léopards ou panthères noires, qui flottaient derrière eux comme la dépouille néméenne derrière Hercule ; d'autres avaient le *limpt* plus léger, sorte de pièce de soie ou de velours brodée, découpée bizarrement en bandes qui imitent les pattes et la queue d'une toison de bête ; d'autres encore des peaux de mouton, violemment teintées. Et tous étaient pieds nus, le gros orteil passé dans les simples anneaux qui leur servent d'étriers, et portaient, avec le fusil perfectionné, arme d'à présent, la lance ou la javeline, le sabre recourbé, dans un fourreau de velours, et, au bras gauche, le bouclier de peau de buffle, garni de velours lamé d'or et d'argent, les armes des ancêtres.

Le cortège officiel gagna, sous la garde de ces guerriers splendides, le *Ghebi*, ou palais impérial, où Ménélik reçut avec une bonne grâce parfaite l'envoyé de la France, que lui présenta M. Klobukowski. Puis, les deux diplomates français se retirèrent, M. Brice pour prendre possession de ses appartements, à la légation provisoire, M. Klobukowski pour rejoindre son campement, d'où, le 5 mars, il se mettait en route pour la France, afin d'y rendre compte de l'œuvre excellente qu'il a accomplie.



Miss Catherine Elkins.



L'ex-sénateur H. G. Davis et le sénateur S. B. Elkins, grand-père et père de miss Catherine Elkins.



S. A. R. le duc des Abruzzes.

AMÉRICAINE ET PRINCE DE SANG ROYAL

Si habitués que nous soyons, depuis pas mal d'années, à voir les riches héritières américaines, filles de rois à leur façon, épouser les représentants d'anciennes et nobles familles du vieux monde, il y eut pourtant un petit sursaut d'étonnement à la nouvelle que le duc des Abruzzes était fiancé à miss Catherine Elkins, fille d'un sénateur américain millionnaire.

Le prince Louis de Savoie-Aoste, duc des Abruzzes, troisième fils d'Amédée, duc d'Aoste, frère du roi Humbert, est le cousin du roi d'Italie actuel. Quand il naquit, le 29 janvier 1873, au palais royal de Madrid, son père était roi d'Espagne. Que sont, auprès de cette origine illustre, des titres de comte ou de marquis, voire de duc à brevet, s'il en était encore ?

Miss Catherine Elkins, il est vrai, est jolie, à la fleur du bel âge, et richissime à souhait. Non seulement, en effet, elle peut compter sur la fortune personnelle de son père, le sénateur Stephen B. Elkins, mais son grand-père maternel, l'ancien sénateur Henry Gassaway

Davis, est avec elle ; il approuve de toutes ses forces son amour et le secondera de tous ses dollars, car il est remis à peine, lui-même, de grosses peines de cœur : « Stephen, a-t-il dit à son gendre, je ne suis pas beaucoup pour les ducs, mais si Catherine aime celui-ci, et le veut, le vieil homme — il se désignait ainsi — est avec elle ; et si c'est de l'argent qu'il lui faut, elle peut compter sur chaque dollar de mon magot. »

Et la voix publique attribue à l'ex-sénateur Davis une fortune de 60 millions de dollars, — 300 millions de francs. On peut, avec cela, faire figure à la cour.

Si la gracieuse miss Elkins y paraît jamais sous le diadème de duchesse des Abruzzes, ce sera comme princesse royale et avec tous les honneurs attachés à ce rang, car le mariage morganatique n'est pas reconnu en Italie. Le père du duc des Abruzzes avait d'ailleurs épousé lui-même une femme qui n'était pas de naissance royale, la comtesse della Cisterna, qui fut pourtant reine.

On ne sait pas encore exactement où en sont les choses, pour ce mariage sensationnel. On croit toutefois

le roi Victor-Emmanuel III tout disposé à donner, comme chef de la maison de Savoie, son consentement, — s'il ne l'a donné déjà.

Quoi qu'il en soit, le duc des Abruzzes, qui est capitaine de frégate dans la marine royale italienne, vient d'obtenir un congé qu'il est allé passer en Amérique auprès de miss Elkins, chez ses parents, en leur villa de Floride. Il désire beaucoup revoir la jeune fille, qu'il avait connue au cours d'un voyage qu'elle faisait en Italie et qu'il n'avait pu rencontrer, depuis, qu'à de rares intervalles, quand il alla avec l'escadre italienne aux Etats-Unis pour les fêtes de l'exposition de Jamestown, puis de nouveau en Italie, dans les Alpes.

C'est seulement au cours de son dernier voyage en Floride que le secret de ce roman d'amour fut découvert. Le prince touchait déjà au terme de son congé. Il se rembarqua sur la *Lusitania* — où il voyageait incognito sous le nom de Luigi Sarto — et arriva à Londres le vendredi 27 mars. Il en repartit aussitôt pour rejoindre son poste sur le *Varese*.

LE ROI DE SAXE
ET LA PRINCESSE MONICA

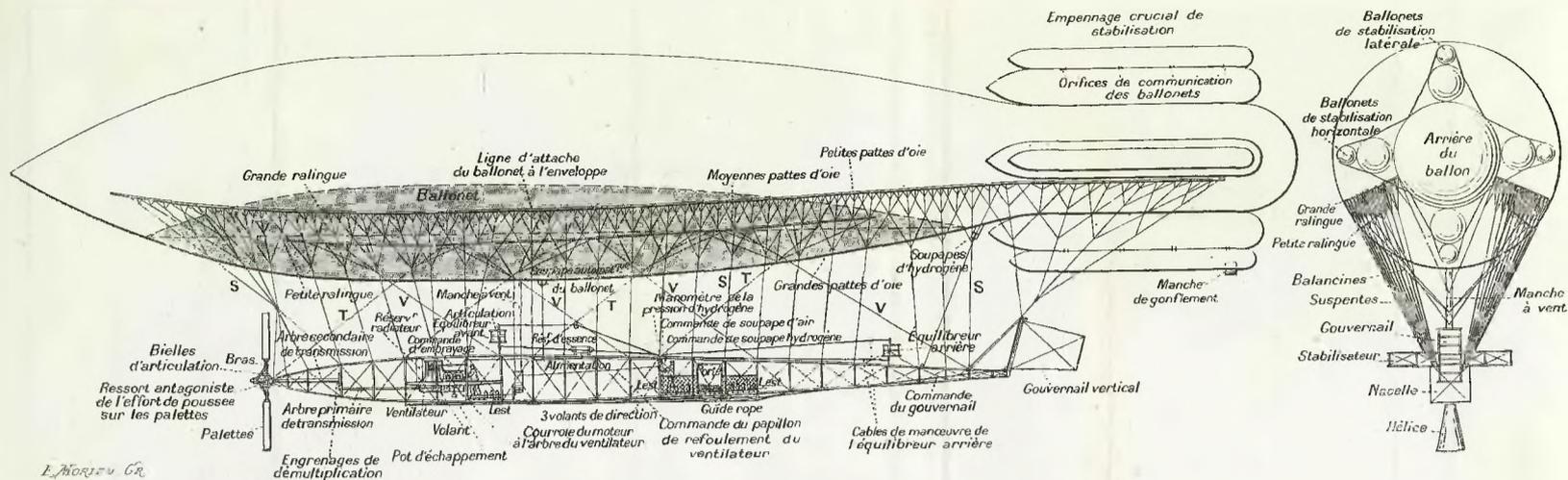
Tandis que la chronique continuait de s'occuper fréquemment de l'ex-princesse royale de Saxe, — tout récemment encore, n'était-il pas question de dissidents conjugaux entre elle et le musicien Toselli ? — on semblait oublier le personnage assurément le plus intéressant du roman princier : la fille de celle qu'on saluerait aujourd'hui du titre de Majesté, sans la retentissante aventure au cours de laquelle naquit la petite princesse Pia-Monica. Mais voici qu'une information publiée d'abord par un journal de Vienne, et dont une photographie opportunément indiscreète confirme l'exactitude, vient de rappeler l'attention sur l'enfant qui, au mois de mai prochain, comptera cinq printemps.

Lors du mariage de la comtesse de Montignoso avec M. Toselli, le roi de Saxe, on s'en souvient, avait réclamé l'enfant, et, depuis, il la fait élever en Autriche, à la villa Habsburg, située à Gries, localité voisine de Bregenz. Or, vers la fin du mois de mars, Frédéric-Auguste, voyageant incognito, sous le nom de comte Hülsenburg, arrivait à Bregenz, où il laissait les quelques personnes qui l'accompagnaient, pour se rendre seul à Gries. Sa visite attendue eut un caractère tout à fait intime et affectueux. Pendant deux jours, il ne cessa de prodiguer paternellement à la fillette les prévenances et les gâteries, prit ses repas avec elle, l'emmena promener, s'associa même à ses jeux. Et quelle amusante escapade, un après-midi, ce rendez-vous dans un hôtel sur la montagne, où, conduite par une gouvernante, elle eut la surprise et le régal d'une collation servie exprès pour elle : thé, gâteaux et maintes autres friandises !

Le jour de son départ, le roi voulut que l'enfant l'accompagnât, jusqu'à la gare de Bregenz, et ce ne fut qu'au dernier signal, après l'avoir embrassée longuement, qu'il monta dans le train qui l'emportait en Italie. Bientôt, dit-on, la petite princesse Monica sera amenée à Dresde et, présentée à ses frères et sœurs, prendra sa place parmi les enfants de Saxe.



Première entrevue, à Gries, en Tyrol, du roi de Saxe et de la petite Pia-Monica, fille de l'ex-reine de Saxe divorcée et remariée au signor Toselli.



Disposition générale du dirigeable militaire *Ville-de-Paris*.

S, suspentes de la nacelle. — T, balancines et câbles de poussée. — V, balancines et câbles antagonistes des fils de poussée.

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

III

LE BALLON DIRIGEABLE

Le ballon sphérique, nous l'avons vu, n'est qu'un corps flottant dans l'air auquel est pendu un panier à l'usage de voyageurs. C'est un instrument de locomotion aérienne assurément, captivant à cause de l'imprévu même de ses itinéraires, à cause du silence impressionnant et de la paix profonde qui accompagnent ses plus folles envolées ; mais ce n'est, à aucun titre, un instrument de « navigation », puisqu'il ne connaît de buts qu'assignés par le hasard, qu'il s'en va bloqué dans tous les fleuves aériens, dans tous les remous qui se le repassent, et qu'il est incapable, après avoir été quelques heures le familier des nuages, de revenir à son point de départ autrement qu'à l'état de colis !

Dès les premiers jours de la naissance de sa « machine néostatique », le regret vint à Montgolfier de n'avoir inventé en elle qu'une sorte de jouet pour le vent, au lieu d'un nouvel aide mécanique pour les hommes, de ne pas pouvoir transformer la bouée en un navire. « Il avait proposé, écrit son historien, de lui donner la forme d'une lentille, en se ménageant les moyens de l'incliner afin de la présenter au vent comme la voile d'un navire. »

Erreur grossière, puisqu'un corps flottant ne possède aucun mouvement qui lui soit propre, puisqu'un ballon rond n'est qu'une chose morte charriée par une rivière, non un être vivant, doué d'une activité personnelle ! N'est-il pas évident qu'une barque entraînée par un courant ne saurait ni augmenter ni réduire sa vitesse et par conséquent modifier sa direction, par le seul fait qu'un de ses hommes mettra dans l'eau une paire d'avirons immobile ? C'est parce que la paire d'avirons fera des mouvements, parce qu'ainsi la barque sera pourvue d'une vitesse qui lui sera propre, parce qu'elle se déplacera relativement au fluide qui la porte, qu'elle se dirigera dans ce fluide. Sans vitesse propre, aucune direction n'est possible.

Cette notion du déplacement relatif est indispensable à la compréhension de la direction des ballons. Je demande donc à nos lecteurs la permission de la leur rappeler par quelques exemples.

Nous voici à bord d'un dirigeable ; le moteur qui l'actionne peut lui imprimer, en air calme, une vitesse de 10 mètres à la seconde (36 kilom. à l'heure). Nous nous élevons de Paris pour aller déjeuner à Meaux. Or, aujourd'hui, le vent souffle de l'est, précisément dans la direction de Meaux-Paris, avec une vitesse de 6 mètres à la seconde (21 kilom. 600 à l'heure). Notre ballon est ainsi pris entre deux forces opposées, l'une qui le pousse vers Meaux avec une vitesse de 10 mètres, l'autre qui le chasse vers Paris avec une vitesse de 6 mètres. Qu'advient-il ? Le ballon marchera sur Meaux avec une vitesse de 4 mètres à la seconde, ou 14 kilom. 400 à l'heure. Capable de faire du 36 à l'heure, il ne fait que du 14 parce qu'il a dû employer plus de la moitié de sa puissance à cette seule besogne : vaincre le vent.

Dans ce combat contre le vent, notre navire peut d'ailleurs n'être pas vainqueur. Si le vent souffle contre lui avec une vitesse de 10 mètres à la seconde, le moteur a beau travailler à plein collier, le ballon n'en reste pas moins sur place, et sa vitesse relative à Paris est nulle.

Le navire peut même être le vaincu du vent. Il suffit que le vent souffle à 11 mètres par seconde ; le ballon, quoique développant toute sa puissance pour avancer, reculera de 1 mètre par seconde, et nous irons déjeuner à l'opposé de Meaux, à Chartres, à reculons, et à la vitesse de 3 kilom. 600 par heure !

Mais, par contre, le vent est parfois l'ami complaisant ; le voici précisément qui souffle à 6 mètres à la seconde dans la direction Paris-Meaux ! Notre ballon est alors

emporté par deux vitesses qui s'ajoutent, la vitesse du vent et sa vitesse propre ; capable à lui seul de nous donner du 36 à l'heure, le voilà qui nous emmène déjeuner à Meaux à l'allure de 57 kilom. 600 à l'heure ! Sommes-nous, à une telle allure, incommodés par le vent ? Non, le vent qui nous frappe le visage est celui seulement qui correspond à notre vitesse relative par rapport à celle du courant qui nous porte.

On voit donc dès maintenant que la direction des ballons se ramène à une question de vitesse, et, par conséquent, à une question de puissance de moteur. On pourrait dire avec autant de raison soit que tous les ballons sont dirigeables, soit qu'aucun d'eux ne l'est ni ne le sera jamais ; car, par un temps rigoureusement calme, une femme à bord d'un ballon pourrait, au moyen de son éventail seulement, le pousser un peu dans la direction qu'elle choisirait, aussi bien que, par grosse tempête, les croiseurs aériens les plus fiers seront obligés de rebrousser chemin. Le premier aérostat qui s'est dirigé dans l'air a conquis son titre de « dirigeable » non pas par des qualités nautiques exceptionnelles, mais parce que, le jour de sa sortie glorieuse, la puissance du vent n'était pas supérieure à la puissance de son moteur. Un ballon peut ainsi être dirigeable aujourd'hui et ne plus l'être demain.

Nous devons donc admettre une moyenne pratique qui délimitera la famille des dirigeables. L'expérience semble démontrer qu'un ballon qui possède une vitesse propre de 15 mètres à la seconde peut se diriger dans la plupart des cas. Pour le reste, il demeure soumis aux fatalités qui pèsent sur les bâtiments de la mer eux-mêmes : par temps d'ouragans et de cyclones, il est toujours meilleur d'être philosophe, de reconnaître son impuissance à vaincre, et d'être au port. Nous ne saurions réclamer aux constructeurs de navires aériens, après cent années de travail à peine, la solution de problèmes que les constructeurs de navires marins n'ont pas trouvée en plusieurs milliers d'années !

La question de la dirigeabilité des ballons se ramène à une question de puissance de moteur, mais de moteur léger. L'industrie, jusqu'à la fin du siècle dernier, n'offrait aux aéronautes que des engins extrêmement lourds qui clouaient les ballons au sol. Le générateur d'électricité le plus léger qu'on ait connu, spécialement conçu pour le ballon dirigeable *la France* (1885), la pile chlorochromique du colonel Renard, pesait 25 kilos par cheval-heure. Aujourd'hui, grâce à l'affinement que l'automobile a fait du moteur à explosions, il n'est pas rare de rencontrer des moteurs puissants qui pèsent 3 kilos par cheval. Le plus clair secret des dirigeables, et, nous le verrons bientôt, des avions, est inscrit dans l'histoire de l'automobile.

**

Le dirigeable, contrairement au sphérique qui n'est qu'une peau gonflée, sera donc un être vivant, par conséquent un être destiné à des combats et qui doit être armé pour l'attaque et pour la défense.

Son ennemi le plus redoutable sera évidemment le vent. Il sera si rare qu'ils cheminent ensemble dans la même direction !

Armons-le spécialement pour combattre le vent. Changeons-lui d'abord sa forme. Sa grosse bedaine offre à l'adversaire une prise trop facile et trop vaste ; allongeons-le, donnons-lui de la pointe, dotons-le de qualités qui lui permettront de fendre les couches d'air, de les étaler autour de lui ; diminuons le plus possible la résistance à l'avancement que lui oppose le fluide, la difficulté de pénétration qu'il ne doit qu'à ses contours. Supprimons le filet du sphérique parce qu'il forme sur le ballon une sorte de capitonnage qui en rend la surface rugueuse, qui le fait glisser dans l'air à frottement dur. Remplaçons le filet par une simple ralingue, gros ourlet cousu aux flancs du ballon qui renferme de petits bâtons de buis auxquels

sont liées les suspentes. Ces suspentes, faisons-les très solides évidemment, mais aussi fines que possible ; qu'elles ne vibrent pas, parce qu'une corde qui vibre occupe dans l'espace la place d'un ruban. Donnons à la nacelle la forme d'un fuseau, d'une poutre armée en bois, mais close de tous côtés par des toiles, afin que les montants ne donnent pas chacun un ressaut au vent. Car, pour des causes d'apparence aussi frêles, deux dirigeables presque identiques peuvent avoir des rendements totalement différents, tant l'air oppose de masse aux corps qui essaient de le traverser !

Mais cette forme effilée que nous venons de donner à la nacelle rigide, quelle certitude avons-nous qu'elle demeure dans le ballon mou ? Joli engin de pénétration que ce sac gonflé de gaz ! Borée fera des trous dans cet éredon à seulement souffler sur lui !

Et puis, quand nous serons montés à 500 mètres de hauteur seulement, que nous aurons perdu du gaz par conséquent, le ballon sera flasque à son retour à terre ! Il se produira des remous dans l'enveloppe molle ; et qui dit qu'une vague de gaz ne se jettera pas tout d'un coup dans une des pointes, dans les deux à la fois peut-être, que le ballon ne se cassera pas au milieu en dressant ses oreilles vers le ciel ? Les suspentes céderont une à une, la nacelle chavirera !

Si donc nous ne trouvons le moyen de conserver au ballon allongé la permanence de sa forme, ne songeons plus aux dirigeables. Le fuseau gazeux s'enfoncera sous la poussée qu'il essaiera de donner à l'air ; il n'avancera pas, fera voile, et son moteur ne servira qu'à l'écraser contre la muraille aérienne !

La permanence de la forme a été le premier souci de tous nos constructeurs modernes. Trois écoles se sont créées sur cette question. Les uns ont appelé le métal à leur secours ; le dirigeable allemand du comte Zeppelin, par exemple, aujourd'hui le plus grand des dirigeables (126 mètres de longueur), est composé d'une suite de cerceaux d'aluminium entrecroisés de poutrelles d'acier qui renferment, serrés les uns contre les autres, dix-sept ballons cylindriques. Oserons-nous aborder ici une discussion épineuse ? Non ; mais il semble vraiment que ce corset ressortisse plus à l'orthopédie qu'à l'aéronautique, qu'un dirigeable ne doit pas demander à des mécaniques la solidité de ses reins, et que la force ascensionnelle d'un ballon soit utilisée de façon assez surprenante lorsqu'on commence par lui faire enlever 4.000 kilos de squelette !

La seconde école est celle du ballon semi-rigide. Ici, le fuseau est libre, mais son ventre est garni d'une semelle métallique qui l'empêche de se déformer et donne point d'attache aux suspentes de la nacelle. Le type *Patrie* appartenait à cette classe ; *République* et *Démocratie*, actuellement en construction, sont du même modèle.

La troisième école, celle de l'éminent fondateur de la science aéronautique en France, le colonel Renard aujourd'hui décédé, celle aussi de tous les aéronautes, repose avec mépris l'alliance du métal et du ballon. C'est l'école des ballons durs, dont le plus beau spécimen actuel est la *Ville-de-Paris*, aujourd'hui acquise par le ministère de la Guerre de son propriétaire M. Henry Deutsch. Notre figure donne de ce croiseur des détails très complets que nous devons à l'obligeance de son constructeur M. Surcouf.

Quel secret de fabrication possède cette école pour donner à ses ballons la dureté permanente qui leur est indispensable ? Aucun. Elle se contente d'appliquer le procédé — d'ailleurs en usage dans la plupart des autres dirigeables — que le général Meunier, celui de qui Monge disait « c'était l'intelligence la plus extraordinaire qu'il eût jamais rencontrée », avait indiqué à la fin du dix-huitième siècle, le procédé que Dupuy de Lôme avait appliqué en 1872 au dirigeable que le gouvernement de 1870 l'avait prié de construire en hâte pour la défense de Paris assiégé, le *ballonnet d'air* !

Pour procurer au ballon la dureté qui lui est nécessaire, il suffit en effet de donner au gaz qu'il renferme une légère compression. On obtient ce résultat en ménageant, cousue dans le ventre du ballon, une grande poche en coton caoutchouté qu'on peut gonfler d'air au moyen d'un ventilateur actionné par le moteur. Le ballon n'a plus alors de manche d'appendice ; il n'est cependant pas clos à demeure, car il faut que le gaz, sous peine d'éclatement du ballon, puisse s'échapper lorsque l'engin montera dans l'atmosphère. Une paire de soupapes automatiques, situées à l'arrière de la carène, peuvent s'ouvrir dès que la pression atteint une valeur déterminée. Quant au ballonnet d'air, il est muni lui-même d'une soupape automatique qui s'ouvre sous un effort bien moindre encore que celles du ballon proprement dit.

Lorsque le ballon monte, la pression de l'air ambiant diminue. Le gaz, enfermé dans son enveloppe inextensible, cherche à occuper un volume plus grand ; l'air enfermé dans le ballonnet en fait autant. La soupape d'air cède la première puisqu'elle est la plus faible ; le gaz repousse le ballonnet et occupe aussitôt la place cédée.

Dès que le ballon redescend, le phénomène inverse se produit. La pression de l'air ambiant augmente ; le gaz et l'air enfermés se contractent ; le ballon tend à s'amollir. Mais le ventilateur refoule alors dans le ballonnet une quantité d'air égale à celle qui a été expulsée tout à l'heure. La dureté et la forme du ballon demeurent donc constantes grâce à cet ingénieux artifice.

La carène ainsi pourvue d'une vessie, accrochons-lui une nacelle, et dans cette nacelle installons un moteur.

Quel engin de propulsion le moteur actionnera-t-il ? Des ailes, des rames, des roues à aubes, tout engin que nous pouvons supposer, et tout engin surtout que nous ne saurions imaginer, ont été proposés et essayés depuis plus d'un siècle ! Ne cherchons plus. La solution qui, seule, ne présente pas d'inconvénients graves, est l'hélice, le plus simple, le meilleur des propulseurs, que le général Meusnier encore indiquait en 1792, longtemps par conséquent avant que Sauvage n'en fit l'application à un bateau.

Une hélice, on peut dire que c'est une tranche mince d'une vis de très grand diamètre, et qu'elle a pour mission de se visser dans le fluide où elle travaille. On peut imaginer que l'air est une pâte dans laquelle, sous l'effort du moteur, l'hélice en tournant se taille au fur et à mesure de son avancement les filets dans lesquels elle se visse. Elle ne peut tourner sans avancer ; elle tire donc ou pousse la nacelle à laquelle elle est fixée, et, par la nacelle, le ballon qui porte tout le mécanisme. Les ailes d'un moulin à vent sont l'image exacte d'une hélice ; si l'on pouvait enlever dans les airs le moulin et qu'on en actionnât de l'intérieur les ailes, on déplacerait en tous sens dans l'espace la maison du meunier Sans-souci !

* *

Ainsi équipé, le dirigeable peut-il songer à sortir ? Il est dur. Il est vite. Que lui manque-t-il ?

Il lui manque d'être stable. Et voilà encore une série de gros problèmes à analyser !

La stabilité en hauteur lui est tout d'abord indispensable, c'est-à-dire qu'il faut que le dirigeable puisse monter à l'altitude qu'il désire et qu'il s'y maintienne. Nous avons vu la semaine dernière que, balance folle, le sphérique est presque incapable de s'équilibrer dans l'atmosphère. Le ballonnet va nous aider à résoudre ici le problème.

Lorsque le dirigeable monte, si son effort ascensionnel est très faible, il n'est guère qu'un peu plus léger que le volume d'air qu'il déplace. En montant, il ne change ni de poids ni de volume ; mais comme au contraire le volume de l'air qu'il déplace diminue de poids avec l'altitude, le ballon va trouver une zone peu élevée où il sera exactement aussi lourd que l'air qu'il déplace. Il a même pu ne pas monter assez haut pour que la pression du gaz ait mis en péril la solidité de l'enveloppe et pour que les soupapes aient fonctionné. A l'altitude qu'il vient d'atteindre, le ballon s'est donc arrêté, et il s'y maintient. S'il ne perd pas de gaz, si aucun coup de soleil violent n'échauffe trop l'enveloppe, si la pluie ne vient pas alourdir l'ensemble, le dirigeable continue à naviguer à la même hauteur.

Mais si une perte de gaz est survenue, soit parce que les soupapes fuient un peu, soit parce qu'emporté par la force ascensionnelle il a un peu dépassé sa zone d'équilibre, soit parce que de la vapeur d'eau se condense sur lui et le surcharge, la descente commence : un peu de lest est jeté, et tout est dit.

Un dirigeable d'ailleurs possède, en sus du lest palpable, qu'emporte tout ballon sous forme de sable fin dans des sacs, un lest spécial, impalpable, inusable, qu'il demande à son propre moteur ! Voici comment. Nous verrons la semaine prochaine qu'en présentant un plan à un courant d'air, on peut le faire soulever par ce courant ou tout au moins contre-balancer presque complètement l'effet de la pesanteur sur ce plan. Or, un diri-

geable crée en quelque sorte un courant en avançant dans l'air ; il utilise ce courant soit à s'alourdir soit à s'alléger, et de la quantité qui lui plaît. Car il possède un ou plusieurs plans, parallèles à l'axe principal de la nacelle, et montés sur une articulation. Veut-il s'alléger ? Il redresse légèrement l'avant de ces *équilibrateurs* ; le courant les frappe par-dessous, les soulève, et avec eux le ballon. Inversement, s'il veut s'alourdir, il baisse l'avant des stabilisateurs ; le courant les frappe par-dessus et tend à les faire descendre. L'effet est exactement le même que si le ballon avait débarqué ou embarqué du lest, mais il est obtenu par un moyen singulièrement plus élégant ! Le distingué pilote de la *Ville-de-Paris*, M. Henri Kapferer, me montrait dernièrement des feuilles de son baromètre-enregistreur qui témoignent que, pendant plusieurs heures de suite, le ballon a manœuvré entre 195 et 205 mètres d'altitude !

Une autre stabilité est indispensable à un dirigeable, la stabilité *longitudinale*. Question plus grave encore.

La tendance qu'a cet énorme boudin gonflé d'hydrogène, lorsque nous le plaçons horizontalement dans l'air, est, hélas ! de prendre le plus vite possible la position verticale ! Un remous du gaz, un coup de vent, une descente un peu trop vive produira ce résultat. Le ballon va se mettre debout ! Pauvres *aéronautes* ! En 1857, Henri Giffard, au moment où il abordait le sol après une ascension d'ailleurs peu décisive de son dirigeable, vit le ballon se dresser, se débarrasser de son filet, et s'enfuir !

Cette instabilité longitudinale, notre construction même l'a d'ailleurs encore accrue ! Si l'on veut bien jeter les yeux sur notre figure, on constatera que, l'hélice tirant la nacelle d'arrière en avant, et la résistance de l'air s'exerçant sur la pointe du ballon d'avant en arrière, ces deux forces constituent un *couple de renversement*, c'est-à-dire qu'elles ont pour résultante de faire lever le nez du ballon, de lui faire baisser la queue, bref de le faire se cabrer ! Le colonel Renard a indiqué que, pour tous les dirigeables ainsi disposés, il existe une vitesse « critique » au-dessus de laquelle le ballon ne saurait manquer de se renverser, vitesse qu'il estimait 8 à 11 mètres à la seconde, selon la grosseur du ballon.

On comprend l'inutilité absolue qu'il y aurait à rechercher des moteurs puissants et légers, c'est-à-dire capables d'accroître la vitesse du ballon, si ce terrible défaut n'avait ses correctifs ! Ces correctifs heureusement existent, ils sont ceux-ci : le ballon ne doit pas être allongé à l'excès ; on estime qu'il ne peut avoir une longueur supérieure à cinq ou six fois son diamètre. Son maître-couple (c'est-à-dire l'endroit où son diamètre est le plus grand) doit être reporté vers l'avant ; dans la *Ville-de-Paris*, il a 10^m,50 et est reporté à 21 mètres de la pointe. D'où la tête caractéristique que possède ce navire aérien et dont nous retrouvons l'analogie dans la forme des poissons de grande vitesse.

Mais le grand et vrai remède à l'instabilité consiste à doter la carène, comme une flèche, d'un *empennage*. On donne ce nom à des plans fixés à l'arrière du ballon, le plus loin possible de son centre de gravité, et qui ont pour objet en quelque sorte de le *centrer* constamment dans sa direction. Notre figure montre l'empennage par ballonnets cloisonnés que porte la *Ville-de-Paris*, dont les effets sont tout à fait remarquables. Ce système est dû en partie au colonel Renard et en partie à M. Henri Hervé ; il a fait l'objet de communications à l'Académie des sciences. Les ballonnets horizontaux assurent la stabilisation horizontale, comme des coulisses latérales qui glisseraient dans des rainures formées par les filets d'air ; ils empêchent le redressement de l'avant du ballon, ainsi que les mouvements de tangage qui sont aussi désagréables aux passagers que nuisibles à la marche du vaisseau parce qu'ils lui font attaquer à tous moments les couches d'air par sa gorge ou par sa nuque alors qu'il doit constamment les fendre par son nez.

La troisième stabilité nécessaire encore à notre ballon est la *stabilité de route*. Un beau croiseur aérien ne doit pas avoir la marche d'un serpent, mais celle d'un obus. Les ballonnets verticaux assurent la rectitude de sa trajectoire.

En résumé, on le voit, le rôle de l'empennage est considérable, puisqu'il est l'organe du centrage automatique du dirigeable vers son but.

Enfin, la suspension de la nacelle ne peut plus être, comme dans le ballon sphérique, celle d'un simple panier suspendu à une boule. Dans le dirigeable, c'est par elle que se transmet au ballon l'effort moteur ; elle doit donc être indéformable dans le sens de la propulsion. Elle doit l'être d'ailleurs dans tous les sens, sauf celui de bas en haut, parce que la nacelle et le ballon ont l'obligation de ne pas prendre de positions relatives qui soient imprévues du constructeur. Toute oscillation du ballon doit entraîner celle de la nacelle afin que la nacelle contribue à la stabilisation générale en ramenant le ballon à sa position normale. De plus, cette *solidarité absolue* est indispensable à la bonne répartition du poids de la nacelle sur l'étoffe qui, sans elle, serait soumise à des efforts

variables et anormaux. Sans elle aussi, la marche du ballon serait irrégulière, car la nacelle ne serait plus qu'un pendule sous le ballon.

Est-ce à dire que la suspension doit être rigide, aussi inflexible que du métal ? Aucunement. Elle doit être seulement indéformable. Pour lui donner cette qualité, Dupuy de Lôme a indiqué le procédé requis. Les suspentes sont attachées à une grande ralingue qui porte la nacelle ; une petite ralingue donne points d'attache à des balancines qui se croisent pour aller s'insérer au bord opposé de la nacelle, qui sont liées entre elles en leur point de croisement, et qui donnent à l'ensemble cette *souple rigidité* — si l'on peut s'exprimer ainsi — dont un navire aérien ne peut se passer sans mécomptes.

* *

De tous ces principes nous voyons l'application exacte dans le seul dirigeable militaire que la France possède encore, la *Ville-de-Paris*. Le tonnage de ce bâtiment est 3.200 mètres cubes ; le gonflement est fait par l'arrière d'un des ballonnets ; le gaz employé est l'hydrogène, afin que le pouvoir portant soit aussi grand que possible. Le ballonnet d'air a un volume de 500 mètres cubes. La longueur de l'ensemble est de 60 mètres ; celle de la nacelle de 35.

On remarquera que l'enveloppe n'est pas constituée, comme elle l'est généralement dans les ballons sphériques, par des panneaux sensiblement rectangulaires. Ici la carène, qui présente à peu près l'aspect de deux cônes sphériques réunis par une partie cylindrique, est formée par des bandes d'étoffe inclinées dans le sens des suspentes, et toutes les coutures viennent se rejoindre sous le ballon, à l'endroit où elles ont à travailler le moins. Les suspentes ne sont donc en quelque sorte que le prolongement de l'étoffe, laquelle ne travaille que suivant sa longueur.

Le pilote est logé dans une cabine où peuvent prendre place les passagers. Il a sous les yeux un baromètre-enregistreur et un statoscope qui lui indiquent à tous instants les mouvements en hauteur que peut faire le bâtiment, et un manomètre, relié à l'arrière de la carène par un tuyau de caoutchouc, qui lui indique la tension du gaz ; la pression moyenne n'excède guère 25 à 30 millimètres d'eau, bien que l'enveloppe soit calculée pour résister à plus de 150.

A portée de la main, le pilote a deux cordes qui lui permettent de faire fonctionner les soupapes au cas où l'une d'elles serait trop paresseuse ; il pourrait également actionner au besoin un panneau de déchirure. Devant lui, trois volants analogues à ceux des automobiles lui donnent commande du gouvernail vertical d'arrière, qui détermine les déplacements latéraux du bâtiment, commande du stabilisateur d'avant, et commande du stabilisateur d'arrière, qui constitue le *lest dynamique*. Quant au *lest statique*, enfermé dans ses sacs, il est réparti en quantités utiles tant dans la cabine du pilote que sur le plancher réservé au moteur. Les ordres sont transmis au mécanicien par un simple porte-voix.

Le mécanicien est chargé uniquement d'assurer le bon fonctionnement du moteur, qui, dans ce dirigeable, est un quatre cylindres d'une cinquantaine de chevaux, donnant toute sa puissance à 900 tours à la minute. La mise en marche peut être faite par une manivelle ou par un dispositif automatique ; un embrayage existe, commandé par un palan.

Le moteur actionne en avant l'hélice au moyen d'une démultiplication d'engrenages qui ne lui donne qu'une vitesse de 180 tours à la minute ; et, en arrière, le ventilateur, au moyen d'une transmission par courroies. Le pilote, qui suit les indications du manomètre, a nécessairement seul la responsabilité des effets du ventilateur ; au moyen d'une tringle dont la poignée aboutit dans sa cabine, il ouvre ou ferme le registre de la soufflerie qui dès lors refoule ou non de l'air dans les ballonnets. Ce registre est d'ailleurs analogue à la « clé » qui règle le tirage dans le plus vulgaire des fourneaux de cuisine ; on l'a seulement doté d'une étanchéité plus certaine.

* *

Ainsi qu'on le voit, un dirigeable ne renferme pas de secrets sensationnels ! C'est une réunion d'organes connus, de procédés qui sont tombés pour la plupart dans le domaine public, et que tout le monde peut ramasser.

Telle est du moins l'apparence. Mais en réalité un dirigeable est l'assemblage de multiples créations de détails, de petites trouvailles, et de grandes idées simples, où le génie français s'est, comme toujours, montré incomparable. C'est généralement par des « je ne sais quoi » qu'un être, homme ou chose, possède toute sa valeur. C'est par eux que nous avons réalisé une invention dont notre pays peut avoir sa légitime fierté, parce qu'elle nous dote moins encore de redoutables engins de guerre que de merveilleux instruments de paix.

L. BAUDRY DE SAUNIER.



Entrée du cortège impérial et royal dans le Grand Canal.



UNE RENCONTRE DE SOUVERAINS A VENISE (25 mars). — L'empereur d'Allemagne et le roi d'Italie en gondole, Voir l'article, page 244.



LA RÉCEPTION DU NOUVEAU M
Cavaliers éthiopiens allant à la rencontre de M. Brice, à 4 kilomètres de



DE FRANCE, M. BRICE, A ADDIS-ABABA

abyssine, pour l'escorter jusqu'au palais de l'empereur Ménélik. — Voir l'article, page 231.



Le théâtre dans des décors réels : une scène de LA GUITARE ENCHANTÉE, sous les remparts de Carcassonne.

LES COULISSES DU CINEMATOGRAPHE

II

J'indiquais, en terminant le précédent article, combien la transplantation d'une scène théâtrale dans un cadre naturel donnait, en maints cas, au spectacle cinématographique, d'attrait, d'imprévu, de piquant ; combien aussi ce mélange de réalité et d'artifice rendait souvent plus mystérieuse, plus déroutante, telle péripétie de l'action.

Les créateurs des films ont admirablement compris le parti qu'ils pouvaient tirer de ces transports sur nature, si l'on peut dire, et nombre de scènes, montées d'abord sur les planches, sont, une fois au point, jouées devant l'objectif dans des cadres appropriés, par les bois, par les champs, dans quelque monument fameux, au milieu d'une belle ruine. Un *Barbe-Bleue* se déroule ainsi dans les salles vides, sur les courtines désertes de Pierrefonds, curieux joujou archéologique, et, tout récemment, une vraie tournée de quarante personnes, régisseurs, acteurs, garçons d'accessoires, était envoyée par la maison Gaumont à Carcassonne ; là, dans le décor grandiose des remparts, devant ces murailles hautaines coiffées de lierre et fleuries de ravenelles, on reconstituait une scène historique, un *Départ pour la Croisade*, où les étendards croisés de rouge claquent héroïquement au vent furieux ; on créait d'autre part une aimable pantomime, *la Guitare enchantée*, dont nous reproduisons ici un épisode, ce groupe endormi parmi l'herbe de vieilles douves, au pied d'une tour. Eh bien, vraiment, au contact de ces pierres vénérables, l'action dramatique, fût-elle banale, emprunte forcément une allure qu'elle ne saurait avoir au milieu du décor de toile peinte. On retrouve là un peu de l'émotion qu'on éprouve à contempler, revivre devant le mur tragique, près des figuiers d'Orange, Œdipe et Jocaste, Orestès et Klytaïnestra.

*
* *

J'ai parlé, dans mon premier article, des apparitions brusques, substitutions d'une personne à une autre ou d'une personne à un objet, et révélé qu'elles étaient obtenues par arrêt. Mais il est un autre genre de visions qui sont peut-être plus saisissantes encore et qui intriguent plus fortement. C'est ce qu'on pourrait appeler l'apparition graduelle, sorte de « matérialisation » à troubler les spirites les plus blasés sur les prodiges du merveilleux. Elle produit de vrais fantômes, impondérables, qu'on dirait faits de pure lumière et de couleur, vapeurs subtiles qu'on voit flotter, se balancer sur un fond de décor, à la surface d'une prairie, comme les brumes du soir, puis qui se précisent, se condensent en une figure humaine, djinn, ou elfe, ou sylphe, petit génie des bois ou des laes.

De toutes celles qu'on a fait défiler devant moi sur l'écran, au cours de cette longue période d'instruction que je viens d'accomplir dans les coulisses de la rue des Alouettes, la plus parfaite, je crois, se montre dans *la Danse des Djinnns*, où surgit tout à coup de la soie versicolore d'un tapis persan, parmi les arabesques et les œillets, une blanche et diaphane fée, d'abord à peine visible, dessinée en linéaments incertains, au travers desquels on continue longtemps d'apercevoir la trame brillante de la tenture, jusqu'au moment où se trouve en scène un personnage de chair et d'os. Il faudrait remonter aux spectres obtenus à l'aide du miroir oblique, pour retrouver une impression pareille, et encore.

Le procédé employé là, appelé, en termes de métier, le *fondou*, est un perfectionnement, aussi ingénieux dans son tour de main qu'artiste en ses résultats, de l'apparition par arrêt : le diaphragme, manié habilement par l'opérateur, suffit à produire le surprenant phénomène.

Des trois bandes reproduites ici, deux sont de pure démonstration ; elles expliquent les deux phases distinctes de l'opération. La troisième en montre le résultat complet. Celle-ci est la bande même qui est projetée, et, en l'examinant avec attention, on y voit graduellement se former, dans un décor fantaisiste, l'image de la petite danseuse de droite, l'apparition. Voici comment elle est obtenue :

Au moment précis où doit commencer d'apparaître le fantôme ou la fée, un signal convenu a retenti, — le coup de sifflet du metteur en scène. Il prévient le ou les personnages déjà en scène de garder une immobilité complète ; c'est l'affaire de quelques brèves secondes, tant est rapide l'enregistrement. Alors, tout en continuant à tourner rythmiquement la manivelle de son appareil, l'opérateur ferme graduellement son diaphragme. Il est aisé de comprendre que, dans la longueur de bande qui aura défilé, pendant ce temps, devant l'objectif, longueur indiquée par un compteur, les images apparaîtraient avec une intensité décroissante jusqu'à l'extinction complète, si la bande était révelée en cet état, — ce qu'on a fait ici, pour les besoins de la démonstration, j'y insiste.

Pour avoir nette la figure de la danseuse demeurée tout ce temps en scène, il faut donc donner aux dernières images le complément de pose qui leur manque. C'est dans cette seconde période aussi que va apparaître la jolie vision. Cependant que le second

COMMENT ON PRODUIT UNE APPARITION PAR « FONDU »

Les deux premières bandes sont des bandes de démonstration : la première a été obtenue par la fermeture progressive du diaphragme ; la seconde, par son ouverture progressive. La troisième bande, à laquelle ont été appliquées successivement ces deux opérations, en montre le résultat : c'est la bande projetée.

personnage, qui doit jouer l'apparition, prend sa place en scène, l'opérateur, tournant sa manivelle en sens inverse, fait donc revenir la bande négative exactement au point de départ qu'elle occupait tout à l'heure au coup de sifflet, point facile à retrouver, grâce au compteur. C'est la partie la plus posée de la bande, la moins impressionnable, désormais, par conséquent, qui se trouve en position, derrière le diaphragme clos, et qui va recevoir, à la mise en route, une quantité de lumière insignifiante. Puis, la manivelle de nouveau en mouvement, le diaphragme est graduellement rouvert, dans le même temps, exactement, qu'on avait mis à le fermer. Cette seconde opération donnerait, sur un film vierge, l'effet qu'on voit sur la seconde bande, enregistrée pour notre seule édification. Mais, dans la pratique, les deux opérations s'ajoutent, se superposent, pour ainsi dire sur une bande unique. On comprend donc que la pose, pour chacune des images peu distinctes prises dans le premier temps, va être complétée d'une quantité presque mathématique, de telle sorte que toutes auront la même intensité. Or, simultanément, le second personnage qu'on vient de placer en scène, l'apparition, enfin, va être photographiée à son tour d'abord à petite ouverture, image à peine sensible sur le fond déjà très impressionné, puis, de plus en plus visible, à mesure qu'en ouvrant le diaphragme on augmente la lumière, et qu'une partie du film très imparfaitement impressionné à son premier passage va se présenter derrière l'objectif. Cette seconde danseuse ne sera nette sur le film, d'une intensité égale à celle de sa partenaire, que lorsque le diaphragme sera à toute ouverture. Alors, elle pourra s'avancer, jouer ; la pantomime reprendra son cours normal au milieu des exclamations émerveillées des spectateurs.

Il va sans dire que si, au lieu d'une apparition, on désirait produire une disparition, on se contenterait de laisser le sujet en place pendant le premier *fendu* seulement, où il s'effacerait graduellement, comme on le voit sur la bande de gauche. Pour obtenir une substitution, le procédé est encore excellent, supérieur comme effet au système par arrêt : on fait dans ce cas le premier *fendu* comme pour la disparition ; on remonte la bande, et, après avoir mis à la place du premier le second personnage, on fait le deuxième *fendu*. En un mot, la substitution s'obtient par la combinaison d'une disparition et d'une apparition.

Un procédé qui donne d'aussi admirables effets devait bien vite détrôner les vieux

moyens avant lui employés pour produire en scène les apparitions. Le théâtre en a fait avec joie son profit. Aujourd'hui, il n'est pas de féerie montée avec quelque soin où la projection cinématographique n'ait remplacé les trucs désuets, trappes et toiles transparentes.

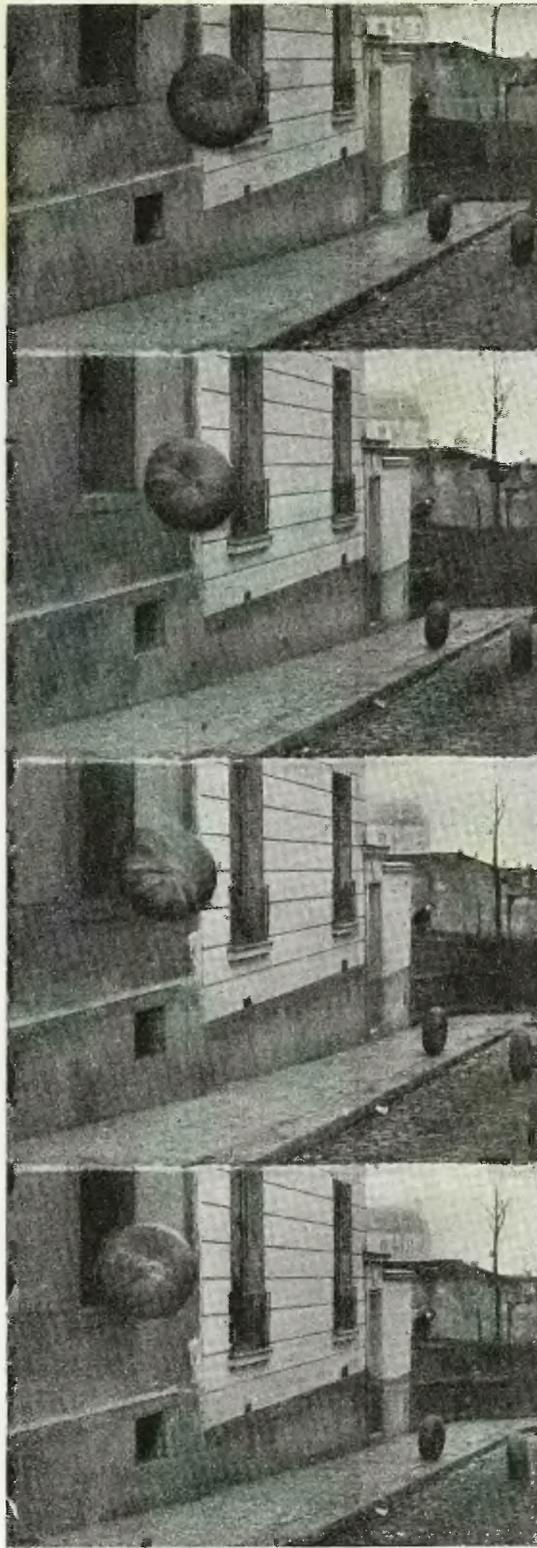
Toutefois, on n'a pas renoncé pour les spectacles mêmes du cinéma aux substitutions par arrêt. C'est de cette façon qu'est produite, dans *la Fontaine de Jouvence*, une métamorphose que rend plus saisissante encore le cadre où elle s'effectue.

Le sujet de cette petite pièce, c'est la fable classique de la vieille mendicante, fée ou génie, qu'un bachelier compatissant rajeunit d'un mouvement charitable. C'est *le Baiser*, si vous voulez, sans les vers chantants de Bannville. Mais, en revanche, que cette transformation, si gauche, si risible, au théâtre, avec la défroque tirée des dessous, à la ficelle, et qui s'abîme dans une trappe, devient ici prestigieuse et vraiment féérique, — et déconcertante aussi, au premier abord !

Comme décor, un coin de parc ombragé d'un cèdre centenaire ; une pelouse fraîche et drue, margeant de velours vert le miroir limpide d'une source ; le plein air, de saines brises qui passent, balançant la sombre ramure du grand arbre, plissant l'eau calme, agitant les draperies minables de la vieille, la plume au toquet du beau jeune homme. Et, subitement, sur un geste de celui-ci, plus de pauvresse édentée et ridée, sous ses haillons ; mais, à sa place, agenouillée sur le gazon, une radieuse image de grâce et de jeunesse, une forme virgine en longs voiles, qu'on devine souple, et souriante, et jolie, comme sont toutes les bonnes fées. Le lecteur a retrouvé le subterfuge : un *arrêt* qui a permis une substitution.

Les deux autres illustrations de cette page nous mettent en présence de deux procédés qui, comme celui des arrêts, sont propres essentiellement au cinématographe : l'un consiste en un travail opéré sur la bande, le second en un mode particulier de manipulation de l'appareil enregistreur.

La bande de *la Table tournante* est un fragment du *Médium*, suite d'aventures survenues à un brave garçon qui, s'étant laissé un jour hypnotiser, en a conservé un tel pouvoir magnétique qu'il ne saurait frôler dans la rue un passant sans l'endormir et que, sitôt entré dans une maison quelconque, il la transforme en une manière de logis hanté, y met en mouvement tables et guéridons, les chaises, la vaisselle, toutes choses, les gens eux-mêmes. Il a passé à peine le seuil de la pièce où le voici que la table entre en danse, tourne, tourne avec une telle rapidité qu'on a le vertige à la voir, entraînant avec elle les placides convives assis alentour. Il y a là, d'abord, un truc de théâtre : la table, le plancher au-dessous sont mobiles sur un pivot ; mais il serait impossible d'ailleurs d'imprimer à cet ensemble un mouvement aussi fou, sans que les personnages soient culbutés les uns sur les autres ou rejetés au loin par la force centrifuge. Dans la réalité, tout cela se meut d'une allure bien tranquille, relativement. Seulement, de distance en distance.



LA « COURSE AUX POTIRONS »

Echappés d'une charrette, ils remontent une rue en pente et sautent par la fenêtre ouverte dans un appartement. En réalité, ils tombent de cette fenêtre. A la projection, la bande passe tout simplement dans le sens inverse de celui qu'elle avait à la prise de l'enregistrement.

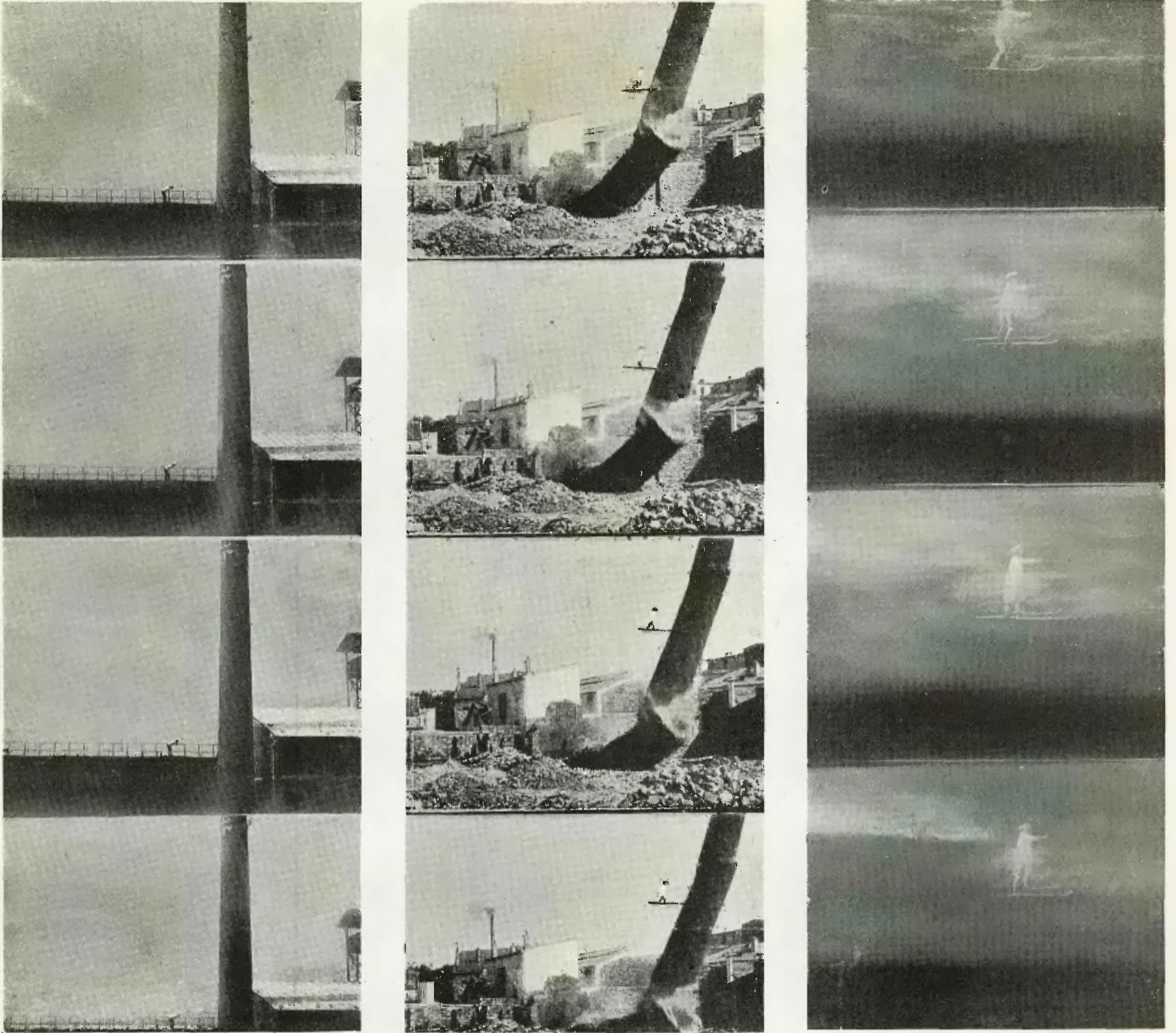


LA MÉTAMORPHOSE D'UN PERSONNAGE EN PLEIN AIR

Entre la deuxième image et la troisième, il y a eu un arrêt qui a permis à la mendicante de changer de costume.



LA « TABLE TOURNANTE », fragment d'un film à coupures. Les coupures sont indiquées par des encoches blanches à gauche.



Les exploits d'un amateur de ski : il renverse une cheminée d'usine et son élan l'emporte dans les nuages.

Dans la première image, il glisse sur une des terrasses de l'usine Gaumont. La seconde image a été obtenue en superposant, au tirage, à une bande prise pendant la chute d'une cheminée d'usine, que l'on abattait, une autre où le skieur était placé devant un fond neutre. La troisième est le résultat d'une double exposition d'une même bande, devant un ciel nuageux d'abord, puis devant le skieur se mouvant sur un fond neutre.

on a supprimé, coupé, sur la bande, adroitement recollée, un certain nombre d'images ; des encoches blanches indiquent, sur la gravure, la place de ces coupures et de ces recolages. Si bien qu'un mouvement, enregistré, à la prise de vue, en une centaine d'images, si l'on veut, se trouvant, à la projection, reproduit seulement par vingt ou vingt-cinq, s'effectuera en un temps quatre ou cinq fois moindre et apparaîtra précipité, épileptique, comme dans un cauchemar.

C'est là un procédé dont on a usé fréquemment : il y a, dans plusieurs des pantomimes cinématographiques, des enfants qui jouent à saute-mouton, se roulent sur l'herbe, font la boule sur des pentes gazonnées d'un train infernal ; dans une autre, un monsieur qui, détenteur de la « poudre à faire courir », communique une véritable danse de Saint-Guy à des foules entières. La vitesse fantastique est obtenue toujours par des coupures de bandes. On pourrait arriver au même résultat par la prise lente de mouvements lents qui apparaîtraient ensuite vertigineux, projetés à la vitesse normale. C'est la première idée qui se présente, et c'est ainsi du reste qu'on a commencé de faire. On paraît préférer, aujourd'hui, le système des coupures.

Dans *la Course aux Potirons*, au contraire, l'effet, abasourdissant, tant qu'on n'en a pas pénétré le secret, est donné par l'appareil lui-même.

Dans le cinématographe, aussi bien à l'enregistrement qu'à la projection, le film passe devant l'objectif dans le même sens exactement, c'est-à-dire la tête en bas, et entraîné par un mouvement descendant. Que si, dans l'un ou l'autre cas, on s'arrange de façon à inverser le mouvement à la prise ou à la projection, tous les gestes, toutes les scènes qu'on aura recueillies se reproduiront à l'envers sur l'écran. Cet homme, qui montait un escalier, aura l'air de le descendre ; celui-ci, qui sautait de la crête d'un mur dans la rue, semblera faire un bond formidable du pavé en l'air ; cet objet, qui tombe d'une chute rapide, on croira qu'il remonte au ciel, défiant toutes les lois de la gravitation universelle ; la fumée, au lieu de sortir de la cheminée, y rentrera en flocons pressés.

Dans la pratique, il suffit, pour atteindre le but, de retourner, de renverser sur son pied l'appareil de prise de vue. La bande passe ainsi devant l'objectif en remontant. Quand elle sera projetée dans sa position normale, tout ce qu'on y aura enregistré donnera l'illusion de mouvements à contresens. C'est simple, infiniment. Le tout était pourtant d'y songer. Celui qui eut le premier cette idée a rendu possibles d'innombrables diableries toutes plus stupéfiantes les unes que les autres. Avec quelques clowns

délurés, quelques acrobates agiles, on pourra raisonnablement espérer mettre en scène les fantaisies les plus extravagantes, les plus contraires à l'ordre des choses.

C'est ainsi que, dans *la Course aux Potirons*, on voit les quatre cucurbitacées rebondies, évadées d'une charrette de marchande des quatre saisons, dont un mauvais plaisant a dételé le petit âne pour la laisser dévaler une rue en pente, continuer seules la course vertigineuse, remonter une rue non moins raide, et, emportées par leur élan, sauter à l'entresol d'une maison, accomplir, enfin, des performances charentonnesques, hallucinantes. En réalité, elles ont été jetées par la fenêtre et roulent bien normalement sur le pavé.

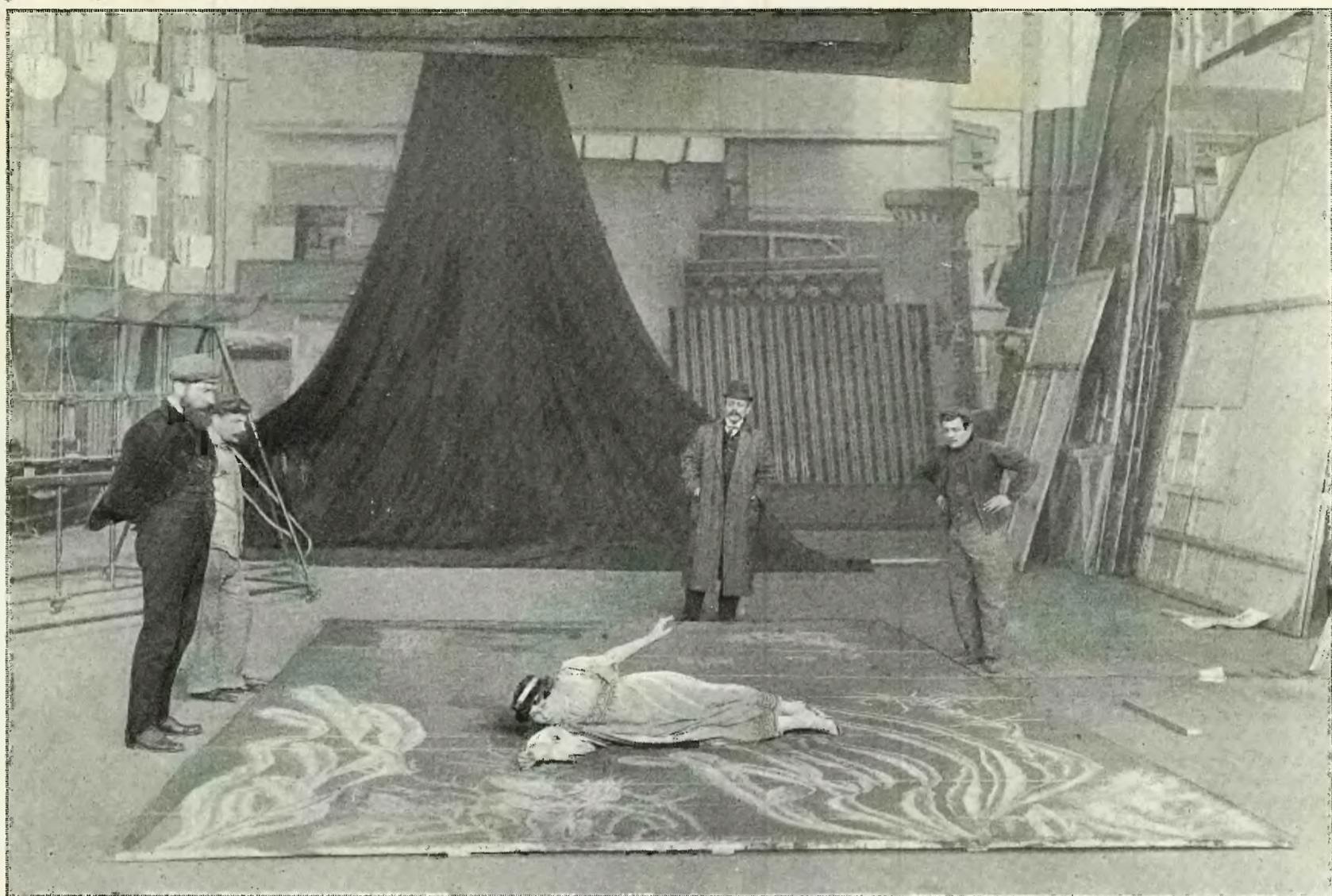
Par le même procédé, on a obtenu l'omnibus que tout le monde a vu — dans *le Médium*, si mes souvenirs sont fidèles — courant à reculons, au grand trot de ses trois chevaux blancs ; un plombier, chargé de lourds tuyaux, et qui, malgré ce poids supplémentaire, s'enlève dans les airs comme un ballon.

Et voilà encore deux nouveaux trucs dévoilés, qu'on reconnaîtra aisément dans leurs applications innombrables.

* *

Des deux mystères qu'il me reste à révéler pour avoir épuisé toute ma récente science touchant le cinématographe, l'un repose sur un travail opéré sur les bandes, l'autre sur une disposition particulière de l'appareil. Vous saurez, après cela, comment il se fait que des personnages se peuvent promener dans le ciel, des voitures escalader des maisons, deux choses fort paradoxales, en effet, et qui déconcertent le spectateur.

Le *Fou de Ski* termine une odysée déjà bien extraordinaire par de stupéfiantes prouesses : entraîné par son élan, il culbute en sa course une cheminée d'usine, puis, de plus en plus emballé, file dans le ciel, escalade les nuées neigeuses, se perd dans les vapeurs infinies. Dans la première partie de cette course échevelée, il glisse bonnement sur une terrasse, vers l'une des cheminées de l'usine Gaumont. Puis il la touche, la renverse. Mais il n'échappera pas au lecteur attentif que le site, ici, n'est plus du tout le même. Voici, en effet, ce qui s'est produit : apprenant qu'on démolissait, un beau jour, une cheminée d'usine dans Belleville, l'un des opérateurs de M. Gaumont s'était rendu sur les lieux. L'opération avait été fort curieuse, et, en soi, donnait un film non dénué d'intérêt : autour de la cheminée, solidement étayée au préalable, on avait creusé une fosse, dégarnissant ses fondations ; elle ne reposait plus que sur ses étais ; on mit le feu



Comment est mimée la scène de LA SIRÈNE : l'artiste se roule sur une toile décorée de plantes marines, tandis que le cinématographe, placé dans les cintres, l'objectif tourné vers la terre, enregistre son jeu sur la bande déjà impressionnée faiblement devant un aquarium.

à ces poutres ; quand elles furent consumées assez, le haut mirliton de briques s'abattit. Le cinéma enregistra les phases successives de la chute. On avait conservé cette bande, très courte, d'ailleurs, surtout comme un document curieux, quand un ingénieux librettiste eut l'idée de l'utiliser dans le dénouement des aventures du skieur. Une seconde bande fut prise, où, seul, ce sportsman passionné évoluait, en scène, en avant d'un rideau uni, donnant un fond neutre, et qui n'impressionnait que très peu la pellicule. On superposa, au tirage, les deux bandes négatives l'une à l'autre ; on eut la bande dont nous reproduisons une partie, et où le glisseur a vraiment bien l'air de provoquer l'éroulement du long tuyau.

Quant au moyen par lequel on a réalisé la fuite dans le ciel, il est plus simple encore : la bande a d'abord été passée, par faible lumière, en diaphragmant, devant un ciel nuageux. On y a ensuite enregistré, à toute ouverture, avant développement, le skieur placé devant son fond neutre.

L'apparition de la Sirène dans les glauques profondeurs de la mer, au milieu des poissons, un peu ses frères, n'est qu'un épisode d'une poétique fantaisie qui s'appelle *le Rêve de la Fileuse* et qui vient à peine d'être lancée. Il faudra la voir, à la première occasion. L'impression que donne ce fragment de bande est prodigieuse. Cette femme, drapée de flottants voiles, coulant, glissant, voguant parmi les nonchalantes méduses, avec l'onduleuse souplesse d'un cyprin, dans une eau moirée de mouvants rayons, où des bulles d'air luisent comme des perles, dans une eau qui vit, enfin, cela a la magie même d'un beau songe.

Comment ç'a été fait ? Nous retrouvons ici, en premier lieu, le système de la surimpression, c'est-à-dire que la bande a passé d'abord devant un aquarium peuplé de poissons, d'algues, — d'où cette vie de l'eau, qui frissonne et chatoie sur l'écran. Puis, l'appareil a été transporté dans les frises du théâtre, l'objectif en dessous, dans la position indiquée ci-contre par le schéma. En bas, sur la scène, un tapis de toile neutre, où sont peintes des algues, des méduses, des astéries, est étendu. L'artiste qui doit figurer la Sirène — c'est ici M^{me} Wague, la charmante femme du mime connu — s'y couche, s'y roule, avec des gestes lents, joue sa scène, simule la descente aux antres marins. On conçoit dès lors que le cinéma, mis en mouvement, va enregistrer, sur la bande déjà légèrement impressionnée devant l'aquarium, une femme tombant d'une chute molle aux abîmes, se retournant, évoluant comme dans un remous, puis reprenant avec aisance

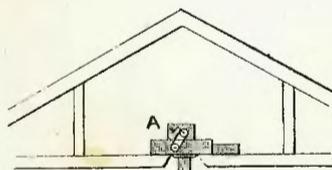
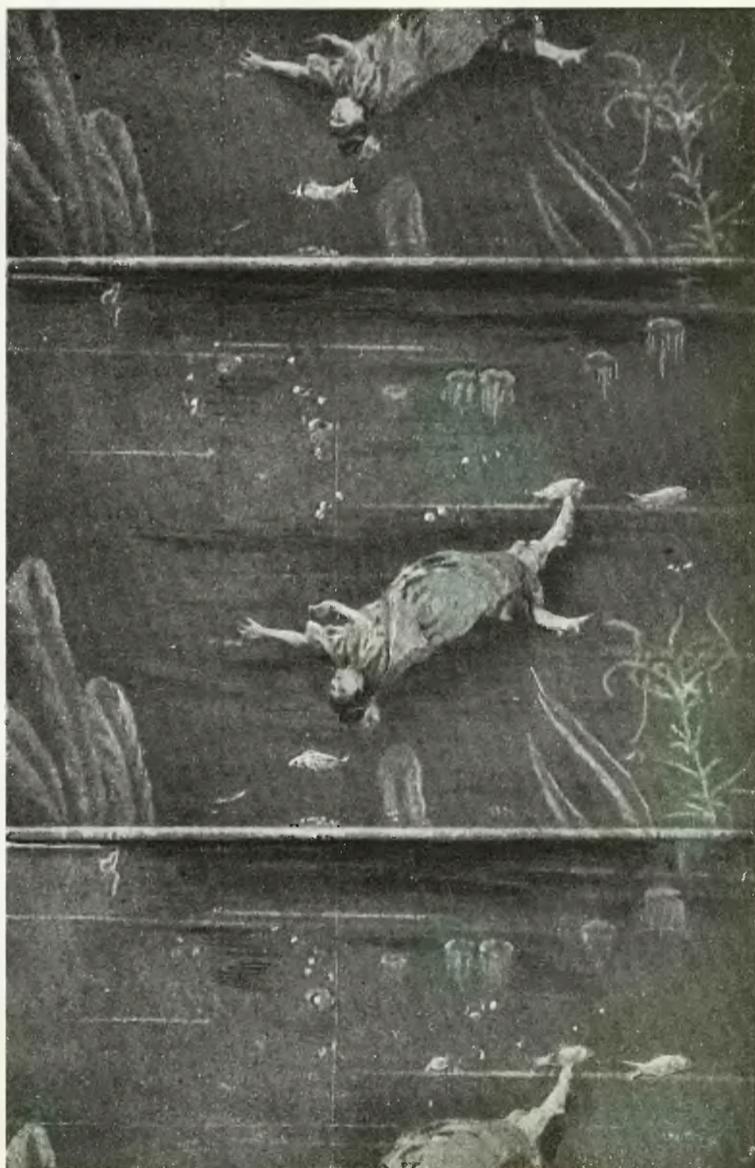


Schéma de la disposition de l'appareil enregistreur, en A, pour la « prise de vue » de LA SIRÈNE.



LA SIRÈNE — Fragment de la bande « LE RÊVE DE LA FILEUSE » telle qu'elle apparaît à la projection, parmi les algues et les poissons.

la position d'un plongeur et semblant réellement couler entre deux eaux : voilà tout le sortilège.

On entrevoit tous les partis divers qu'on peut tirer de ce dispositif de l'appareil dans les cintres : l'auto qui escalade un mur, c'est ainsi qu'on l'a obtenue, — elle roule sur un décor jeté en scène, tout simplement.

* *

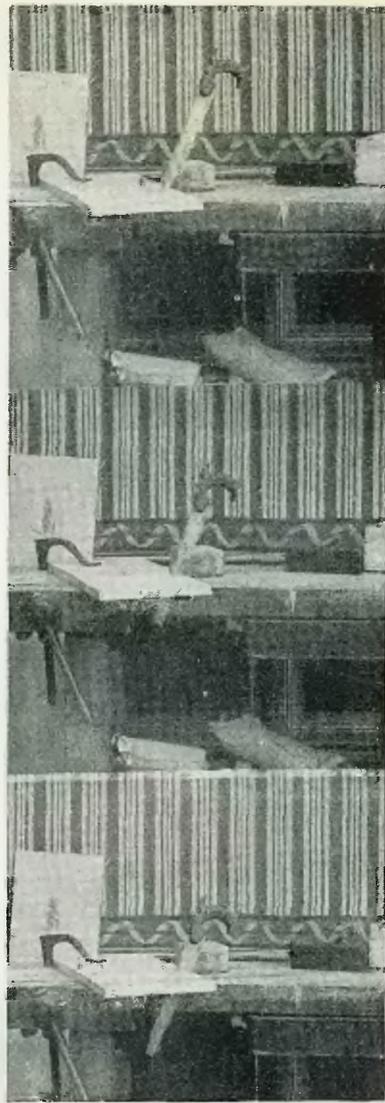
Cependant, les poches chargées de notes, la tête bourdonnante de tout ce que j'avais vu et entendu, des démonstrations que m'avaient prodiguées généreusement les habiles collaborateurs de M. Gaumont, je redescendais des Buttes-Chaumont en cherchant à appliquer mes connaissances toutes fraîches, à deviner, à l'aide des révélations qu'on avait bien voulu me faire, le secret de quelques-unes des scènes qui m'avaient étonné, quand je me trouvai en face d'un problème que mes moyens ne me permettaient pas de résoudre.

Tous les amateurs, les habitués du cinéma, ceux qui possèdent bien leur répertoire, ont vu ces scènes mystérieuses que je vais dire : une table chargée de mets qui sont consommés, sans qu'on sache comment, par un personnage invisible, quelque chose comme cet « Esprit des Ancêtres » à qui Victor Hugo, dans telles réunions de Guernesey, réservait un siège vide ; une bouteille qui verse elle-même son vin dans un verre ; un couteau qui se jette vers un pain, vers un saucisson, les détaille ; des mains coupées continuant à travailler ; une corbeille d'osier se tressant toute seule ; des outils faisant leur œuvre sans le concours d'aucun artisan. Autant d'étranges prodiges, que depuis plusieurs mois, on peut voir chaque soir. Et, même « tuyauté » comme je l'étais, comme le sont maintenant mes lecteurs, je ne pouvais arriver à trouver le mot de l'énigme. Je remontai rue des Alouettes, un peu désespéré, de nouveau questionneur.

M. A. Thiberville, l'excellent opérateur qui a fait le meilleur de mon éducation cinématographique, sourit, hocha la tête, mais ne parut point étonné que je n'eusse pas deviné le truc.

— Il y a, cher monsieur, des mois que je le cherche, et une huitaine que je l'ai trouvé : ces bandes qui vous intriguent si fort étaient américaines. Elles ne nous tracassaient pas moins que vous. Je viens de réussir la première de ce genre. Mais quant à vous en dévoiler le mystère — et son sourire devint plus aimable et à la fois plus malicieux — c'est tout à fait impossible, quant à présent. Et vous ne sauriez croire à quel point je le regrette.

Mon Dieu si ! je l'imagine aisément. On m'a montré depuis quelques semaines tant de complaisance, qu'en vérité je suis per-



La bande encore mystérieuse : un atelier de menuiserie qui va sans menuisier.

suadé qu'il faut que ce soit un gros secret pour qu'on se défende de me le divulguer. Je n'insistai pas. Mais je vis la bande nouvelle, la merveille des merveilles : un coin d'atelier, un établi ; une planche qui saute de terre, se place d'elle-même sous le valet qui la serre, un maillet qui la cloue, une scie qui la découpe, — et tout cela sans qu'on aperçoive aucune main humaine. Voilà le vrai miracle. Et la question qu'on nous a tant de fois adressée, de nouveau s'impose : « Comment font-ils cela ? » Pour moi, j'ai jeté déjà ma langue aux chiens. Mais il est peut-être parmi les lecteurs de *L'Illustration* quelqu'un que l'énigme passionnera et qui sera assez sagace, assez ingénieux pour en donner le mot. C'est peut-être fort simple.

* *

Ainsi, sans relâche, la cervelle surexcitée des opérateurs et des librettistes travaille, poursuit de nouvelles combinaisons, s'applique à dérouter les concurrents, à donner au public du nouveau, encore du nouveau, et du rare. Où s'arrêtera-t-on ?

M. Léon Gaumont, ses émules, tous considèrent que le cinématographe en est à ses débuts, à son enfance ; que cela peut, doit devenir une des industries les plus formidables du monde — et une industrie, pour le dire en passant, où la France, avec les deux puissantes maisons de MM. Pathé frères et des Etablissements Gaumont, avec d'autres maisons encore qui, comme celle de M. Méliès, le continuateur de Robert-Houdin, se consacrent à des travaux plus spéciaux, tient, et de loin, la tête.

Déjà le chronophone de Gaumont, la prodigieuse combinaison du cinéma et du phonographe, un autre chef-d'œuvre du génie humain, en permettant l'audition et la vision simultanée de scènes entières d'opéras, de comédies ou de drames, est en train de bouleverser le théâtre. Dans quelques mois, perfectionné encore, il sera à même de donner cinq actes d'affilée. Qui n'entrevoit les applications que peut avoir une aussi admirable machine, pour la distraction, l'enseignement, l'éducation des foules ? Qu'on songe à ce que serait une féerie construite par un Richepin, un Catulle Mendès, un Rostand, mis à même, enfin, de voir se réaliser leurs rêves les plus impossibles, leurs chimères les plus folles, et dont les héros se promèneraient par le porche de Notre-Dame au cloître de Saint-Trophime, des galeries de Versailles au donjon d'Amboise ou à la lanterne de Blois, des nuages échevelés par le vent aux mystérieuses cavernes de l'océan ! C'est peut-être, ni plus ni moins, une révolution qui est en genèse.

GUSTAVE BABIN.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Mémoires d'hier.

Après nous avoir dit l'histoire, simple et blanche, d'une vie d'enfant (*les Pas sur le sable*), M. Paul Margueritte nous fait connaître l'évolution, laborieuse et tourmentée, d'une adolescence (*les Jours s'allongent*). — Plon, 3 fr. 50). Entendez que l'écrivain, appliquant à soi-même ses dons de psychologie et ses facultés de divination, s'est étudié curieusement dans son développement vers l'âge adulte. Il a cherché dans son âme d'adolescent l'explication des autres âmes adolescentes et ses observations notées avec une rude franchise nous intéressent comme autant de révélations sur nous-mêmes, sur les sentiments que nous avons éprouvés et les troubles que nous avons subis jadis pendant nos années ingrates de transition. Il est naturellement question de la vie de collège dans le livre de M. Paul Margueritte, mais c'est une vie de collège aggravée par un régime militaire. Le Prytanée de la Flèche est une petite caserne où évoluent des bataillons de soldats enfants. M. Paul Margueritte a conservé contre l'internat des rancœurs qu'il traduit en idées saines et justes. Il n'est pas davantage partisan d'une parodie de l'armée, impuissante à donner le sentiment militaire et d'une éducation spartiate, sèche et brutale, qui, à de si maigres avantages, joint de si graves inconvénients. L'âme, claustrée, des adolescents se réfléchit sur elle-même. L'imagination, surexcitée, a des mirages ardents, en même temps que le travail mystérieux de la nature prépare l'éclosion de l'homme. Et les très belles pages consacrées par M. Paul Margueritte à cette crise, à ce drame secret, si émouvant, si redoutable parfois, de notre nature, sont certainement aussi les plus impressionnantes de son livre : « On se sent entraîné par une invincible force, qui vous attache à vous-même et qui fait qu'on se complait aux miroirs comme Narcisse dans la nappe claire des sources ; on a le cœur qui, soudain, bat gros de tumulte ; on voudrait avoir des ailes, on rit et, un moment après, on pleurerait ; on a soif de vivre et aussi bien de mourir ; c'est le frisson annon-

ciateur de l'adolescence, la puberté qui tressaille. Un besoin de vieillir tourmente ce long enfant pâle que la croissance efflanque et maigrit ; avant tout, il veut paraître homme, l'orgueil mâle monte en lui de l'odeur de la terre par le jet droit ou tordu des branches à travers toutes les suggestions de ses sens. Plante et animal, il participe aux énergies latentes du monde. » Et, désormais, comme il veut réaliser ses rêves, il tente ses premiers efforts personnels, la conquête de la femme d'abord, et aussi, moins souriante et plus âpre, la conquête de la vie.

Romans.

Sans doute, vous n'avez point entendu parler — à moins que vous ne soyez du Midi — du purgatoire de frère Pancrace. M. Jean Aicard nous rapporte cette singulière aventure dans son gai et bon livre : *Maurin des Maures* (Flammarton, 3 fr. 50). Pancrace et Panuce, deux moines quêteurs, s'en allaient dans le soleil, courbés sous leurs fardeaux, lorsqu'au bord du chemin, ils virent un âne broutant. Bien vite, Panuce chargea la bonne bête et la mit en route vers le couvent, tandis que Pancrace demeura sur la route, attendait le maître. Celui-ci, stupéfait de trouver un moine là où il avait laissé un âne, s'exclama devant la métamorphose. Pancrace, amusé, se plut à mystifier le paysan et lui conta comment, moine d'abord et « né dans la moinerie », il avait été transformé en âne pour quelque peccadille — la chair étant faible — et comment, son temps d'ânerie terminé, il était redevenu moine. Puis, riant sous cape et décidé à faire profiter la communauté de l'aubaine, il regagna son couvent. Or, il advint que, la semaine suivante, comme Panuce, l'autre frère, cherchait à vendre l'âne à la foire, le paysan abusé se trouva parmi les acheteurs. Le naïf courut à sa bête, mais, après réflexion, il se contenta de lui donner sur le museau une tape pleine d'indulgence : « Je comprends, lui dit-il avec bonhomie, tu auras fait encore quelque mignonne sottise, nigaud. Mais *vai*, ce n'est pas moi qui t'achèterai. On ne m'attrape pas deux fois !... Je vois bien que tu as tout à fait l'air d'un âne. Mais je sais bien que tu n'es qu'un moine. » Bien entendu, cette *galéjade* est contée avec plus de dé-

tails et infiniment de verve par M. Jean Aicard, qui nous dit dans son livre cent autres épisodes, amusants comme les anciens fabliaux.

Le Risque, c'est l'enfant. Et ce risque, plus éloquentement que toutes les morales, condamne la bohème de l'amour. Un viveur parlant à des viveurs, dans le livre de M. Maxime Formont, constate : « Nous nous exposons tous joyeusement à ce risque : avoir un enfant d'une femme indigne, d'une fille, d'une prostituée. » Tel est le cas du noble marquis de Morante que tourmente une double paternité. Ce gentilhomme, à qui devraient sourire toutes les joies de la fortune et de la vie, n'a pas eu — comme on dit — beaucoup de chance avec ses enfants. Car, s'il possède un fils légitime dont les traits ne rappellent en rien la race des Morante, il est affligé, d'autre part, d'un fils naturel qui lui ressemble insolemment. Le fils légitime, qui n'est peut-être pas un Morante — la marquise ayant commis une faute — est un très noble cœur. Le fils naturel, que le marquis ne saurait renier comme sien, est un gremlin. On voit de ces situations dans la vie. Elles ne sont pas très aisées à résoudre. M. Maxime Formont, dans son livre captivant et adroitement composé (Lemerre, 3 fr. 50), s'en est tiré en faisant tuer le bâtard en duel, ce qui était un peu facile, et en donnant au fils légitime, marié, un enfant qui, celui-ci, ressemble nez pour nez au marquis de Morante, son grand-père. Dès lors, la double angoisse cesse, et le marquis, déjà délivré d'une effroyable obsession, reconnaît avec bonheur son fils en se reconnaissant dans son petit-fils. — Un autre roman, laborieusement préparé, *Mademoiselle Arquillis* (Fasquelle, 3 fr. 50), nous est présenté par M^{lle} Andrée Corthis. On se rappelle que ce jeune écrivain obtint le prix *Vie Heureuse* pour un livre de poésies dont on admira, justement, les belles qualités descriptives. C'est également le côté descriptif, l'art de faire valoir le décor, l'habileté de la mise en scène, qui donne son plus grand intérêt à *Mademoiselle Arquillis*. L'étude des psychologies révèle un peu d'inexpérience, bien que certaine mentalité de petite bourgeoise espagnole, admirablement traditionnelle, superstitieuse et pas-

sionnée, ait été lumineusement comprise et fort heureusement traduite.

Comme il fallait s'y attendre par ces temps d'actualités marocaines, des romanciers se plaisent à promener leurs personnages parmi les paysages de l'Islam. M. Jean Nouyrit, par exemple, nous fait connaître un héroïque et amusant *Pigassou Coupe-Têtes* (préface de M. Gazeau. — Libr. Grasset, 3 fr. 50), magnifique chass' d' Af' et grand sabreur de Kabyles qui tient beaucoup de d'Artagnan et quelque peu de Tartarin. Plus grave, M. Paul Bruzon nous initie, en un livre substantiel, dramatique et puissant, aux mirages dangereux du *Soleil de l'Islam* (Tassel, 3 fr. 50). M. Bruzon a sans doute beaucoup vécu dans les intimités musulmanes, car son roman est minutieusement renseigné sur les gestes, les aspirations, les haines de ces races inquiètes et turbulentes qui peuplent notre France d'Afrique. — Enfin, parmi les romans de tous genres nouvellement parus, nous devons signaler : *les Joies du Capitole* (Société française d'imp. et de libr., 3 fr. 50), roman méridional, par M. François d'Hers, et *Amour et Dot* (Plon, 3 fr. 50), agréable récit aux saines conclusions, par M. Kilien d'Épinois.

UN BRAVE

Le lieutenant Crotel, qui vient de mourir, à l'hôpital militaire d'Oran, des suites de la blessure reçue au combat de Settat (Maroc), le 15 janvier dernier, avait eu une carrière militaire des mieux remplies.

Fils d'un de nos colonels de cavalerie les plus estimés, il s'engagea en 1894 au 5^e cuirassiers, et passa ensuite au 4^e chasseurs d'Afrique comme maréchal des logis. En 1900, il est désigné, sur sa demande, pour faire partie de l'escadron de spahis du Tchad. Dès les premières rencontres avec les bandes de Rabat, il est blessé grièvement de deux coups de sagaie qui mettent ses jours en danger. De retour en France, après avoir subi une douloureuse opération à l'hôpital militaire de Saint-Mandé, il entre d'office à Saumur, d'où il sort en 1902 pour aller au 2^e dragons.

À la fin de 1906, il demande à servir de

nouveau en Afrique et est nommé au 3^e chasseurs d'Afrique. Désigné pour faire partie de l'escadron de son régiment envoyé au Maroc, il débarque à Casablanca le 10 janvier, fait partie de la première colonne du général d'Amade, et, le 15 janvier, au combat de Settat, il a la mâchoire fracassée par une balle en chargeant à la tête de ses hommes.



Le lieutenant Crotel.

Il ne devait pas survivre à cette affreuse blessure, et mourait après deux mois d'horribles souffrances, héroïquement supportées.

Le lieutenant Crotel avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur à la date du 16 mars, et a eu la suprême consolation de recevoir sa croix des mains du général Dautelle, la veille même de sa mort.

LES THÉÂTRES

Namouna, que MM. Messager et Broussan viennent de monter à l'Opéra, y avait été joué déjà, une première fois, le 6 mars 1882. Edouard Lalo avait alors cinquante-neuf ans et les succès répétés de ses symphonies dans les grands concerts l'avaient rendu célèbre ; pourtant il n'avait encore pu faire accepter un ouvrage dramatique dans un théâtre ; *Namouna*, enfin présenté — avec défiance — par la direction Vaucorbail, fut accueilli avec froideur ; on lui reprocha d'être une imitation bruyante de l'art wagnérien. Or, on vient au contraire d'apprécier et d'applaudir le ballet d'Edouard Lalo pour ses qualités très françaises d'ordre, d'ingéniosité, de verve, de clarté dans la profusion des sonorités orchestrales, dans les développements des rythmes, dans toute l'harmonie de l'œuvre. Et le succès de cette reprise est allé surtout à la musique même du maître français et à ses deux principaux interprètes : d'une part, l'orchestre que dirigeait M. Paul Vidal, d'autre part, la protagoniste de *Namouna*, M^{lle} Carlotta Zambelli, dont la virtuosité, la légèreté, la grâce exquise, le charme, permettent qu'on dise d'elle, sans exagération, qu'elle est « une fleur quand elle se pose, un papillon quand elle s'envole ».

M. Arthur Bernède, qui avait porté successivement à la scène le clergé et l'armée dans *la Soutane* et dans *Sous l'épaulette*, s'occupe cette fois de *Nos Magistrats* au théâtre Molière. Un magistrat chargé d'instruire une affaire de concussion, découvre, parmi les coupables, des collègues, des amis, et l'enquête lui révèle même que son propre avancement fut dû aux faiblesses de sa femme — qu'il adore — pour un haut fonctionnaire du ministère de la Justice ; d'abord affolé, il se ressaisit, rien ne le fera céder, il accomplira douloureusement son devoir jusqu'au bout... Comédie dramatique, simple et violente, dont certaines scènes dégagent une haute et forte émotion, *Nos Magistrats* remporte, sur le public du théâtre Molière, un beau succès d'applaudissements. MM. Marié de l'Isle, Poucial, J. Normand, Valney-Charlet, A. Lévy, M^{lle} Rose Syma, tiennent, non sans talent, les principaux rôles de cette œuvre.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE SERVICE D'INCENDIE A NEW-YORK.

La partie centrale de New-York, très exposée aux incendies, est actuellement soumise à des travaux ayant pour but l'arrivée de quantités considérables d'eau à haute pression, et dont le coût sera d'au moins une vingtaine de millions de francs : 80 kilomètres de canalisations nouvelles ont été posés, et deux stations de pompes à très grande puissance ont été construites. Ces deux stations sont en état de pomper quotidiennement 200 millions de litres, et l'eau pourra être amenée à une pression de 2.100 kilos par décimètre carré.

Les conduites principales ont 0^m,60 de diamètre, et les plus petites ont encore 0^m,30. 1.100 prises ont été établies, et il s'en trouve toujours au moins une à 120 mètres de n'importe quel bâtiment.

Avec cette nouvelle organisation, on pourra toujours, sur un foyer d'incendie, diriger 60 jets débitant chacun plus de 2.200 litres à la minute.

RÉGIME DE CENTENAIRE.

Il existe actuellement, à l'Asile des vieillards de Nice, une dame A. P., qui est née le 16 juin 1807, à Rezelieure, arrondissement de Lunéville, et qui fut un fils tué à Inkermann, pendant la guerre de Crimée. Cette centenaire porte vaillamment le poids des années. Voici quel est son régime :

Lever à 9 heures du matin, et coucher à 5 h. 1/2 du soir. Le sommeil est bon ; cependant, réveil au milieu de la nuit. La centenaire en profite pour manger quelques bouchées de pain, puis se rendort jusque vers 7 h. 1/2.

A ce moment, absorption d'un quart de litre de café. Vers 10 heures, un quart de litre de bouillon gras ; à midi, potage gras, viande et légumes ; à 6 heures, potage gras avec un fruit bien mûr.

A chacun des repas, la boisson est composée d'un verre de vin rouge sucré, ainsi qu'à 3 h. 1/2. Jamais de liqueurs.

En moyenne, 400 à 500 grammes de pain par jour.

Le poids de M^{me} P., est de 51 kilos ; sa taille, de 1^m,56. La stature est droite, et la marche solide encore. La mémoire du passé reste bonne ; mais la vue baisse beaucoup.

LA HOUILLE EXISTANT AUX ETATS-UNIS.

Deux géologues américains ont essayé de déterminer le nombre d'années que peuvent encore durer les gisements houillers des Etats-Unis. D'après leurs calculs, il existerait dans le territoire de l'Union,

non compris la province de l'Alaska, 2.200.000.000.000 tonnes de charbon, ce qui représente un cube de 12 kilomètres de côté, dimension que n'atteint aucune montagne du globe.

D'autre part, la consommation de la houille aux Etats-Unis, depuis 1816, présente par décade les chiffres suivants :

1816-1825...	331.000 tonnes
1826-1835...	4.168.000 —
1836-1845...	23.177.000 —
1846-1855...	83.417.000 —
1856-1865...	173.795.000 —
1866-1875...	419.425.000 —
1876-1885...	847.760.000 —
1886-1895...	1.586.098.000 —
1896-1905...	2.832.599.000 —

On voit que, depuis cinquante ans, la consommation a doublé d'une décade à l'autre. Si la progression continuait, les mines américaines seraient donc épuisées dans cent ans ; alors que, si la consommation restait stationnaire, les réserves de charbon dureraient encore environ quatre mille ans.

UNE LIGUE INTERNATIONALE CONTRE LES RATS

Après tant d'autres ligue, dont beaucoup n'ont d'autre effet que de faire éclore des présidents et des vice-présidents de quelque chose, le docteur Zuschlag vient d'en fonder une, à coup sûr originale et qui pourrait être d'une certaine utilité : la ligue internationale contre les rats.

On sait que ces rongeurs sont les plus dangereux transporteurs de la peste ; en outre, d'après les statistiques, les dégâts de leur grignotage atteindraient 5 centimes par tête et par jour. L'évaluation est peut-être exagérée ; mais, comme un couple de rats produit en un an une famille de huit cents individus, cette gent rongeuse prélève une somme importante sur le budget de l'humanité. Le docteur Zuschlag affirme qu'ayant, avec une dépense de 18.000 francs, détruit cent mille rats, il a ainsi conservé à ses contemporains un capital de 1.200.000 francs.

C'est un microbe qui constitue le nerf de la guerre, et, comme le bon microbe apparaît devoir se prêter à un commerce lucratif, on le voit surgir dans plusieurs laboratoires. Un microbe allemand tenait d'abord la tête, inoffensif pour tous autres animaux, sauf les cochons de lait et les jeunes veaux. On annonce maintenant un microbe danois ne faisant de mal à personne, sauf aux rats, qu'il tue même quand ceux-ci sont devenus réfractaires à l'action d'autres bacilles.

Car ce procédé a un inconvénient :

comme les rats « se voient » entre eux, et que tous les inoculés ne succombent pas immédiatement, leurs descendants peuvent bénéficier peu à peu d'une auto-vaccination obligeant les savants à changer de microbe. Le problème est assez compliqué.

LA DÉSINFECTION DES LIVRES FERMÉS.

On connaît l'importance qui s'attache à la désinfection des livres : les livres sont choses circulantes, et ils sont aussi les amis des malades, aigus ou chroniques, et surtout des convalescents encore contagieux.

Mais les livres sont en même temps des objets d'une désinfection fort difficile, en raison de leur caractère compact. Chaque page peut recéler un danger, et il est bien difficile de soumettre chaque page à l'action d'un désinfectant.

M. Berlioz, de Grenoble, paraît cependant avoir résolu le problème difficile de la désinfection des livres fermés, sans en altérer le volume, sans en modifier l'aspect, sans détériorer la reliure. Pour obtenir ce résultat, il se sert d'une étuve où l'évaporation d'un liquide spécial assure le dégagement d'aldéhyde formique ; et, dans cette étuve, par une température qui ne dépasse pas 95° et sans pression, les livres, même les plus volumineux, placés sans précautions et fermés, subissent une désinfection complète.

La seule mesure à prendre, pour protéger les reliures délicates, consiste à envelopper le livre d'une simple feuille de papier.

Des expériences faites avec cette étuve par M. Lucas-Championnière ont montré que des livres souillés à dessein de matières particulièrement virulentes et abondantes, étaient complètement stérilisés par un séjour de deux heures dans l'appareil, à une température n'ayant pas dépassé 90°.

Cette méthode peut non seulement stériliser les livres de toute bibliothèque suspecte, mais encore devenir un procédé excellent pour leur conservation ; car les livres ont aussi leurs maladies microbiennes, qui les détruisent.

LA RÉPARTITION DES CÉRÉALES DANS LE MONDE

L'administration du Musée commercial de Philadelphie a essayé de déterminer la production mondiale des céréales et la façon dont cette production se répartit.

D'après ce travail, la terre fournit 3.160 millions de boisseaux de blé ayant l'origine suivante : Etats-Unis, 660 millions ; Russie d'Europe, 541 ; France, 328 ; Inde, 286 ; Italie, 159 ; Allemagne, 128 ; Hongrie, 120 ; Espagne, 115, etc.

Voici quelques autres chiffres :

Maïs, production mondiale : 2.896 millions de boisseaux ; Etats-Unis, 2.286 ; Angleterre, 112.

Avoine : total, 3.371 ; Etats-Unis, 871 ; Russie, 825 ; Allemagne, 450 ; France, 268 ; Angleterre, 187.

La Russie fournit 890 millions de boisseaux de seigle, soit plus de moitié de la production universelle, et l'Allemagne plus du quart, soit 372 millions.

Enfin, on évalue à 24 millions de tonnes la récolte du riz en Chine et à 21 millions celle de l'Inde.

AUTOMOBILES ET HIPPOMOBILES.

Dans une étude sur les progrès de l'automobilisme en France, M. Rimance donne les chiffres suivants :

	Nombre d'automobiles en France		
	de luxe.	professionnelles.	Total.
1899.....	1.438	234	1.672
1901.....	4.427	959	5.386
1903.....	9.922	3.032	12.954
1905.....	14.011	6.312	20.323
1907.....	19.601	11.694	31.295

En 1897, il y avait à Paris 9.779 voitures de luxe à cheval, et pas encore d'automobiles. Actuellement, le nombre des hippomobiles de luxe est réduit à 5.133. Avec les autos de luxe, au nombre de 4.347, cela fait 9.480 voitures de luxe, chiffre inférieur à celui de 1897.

Il faut cependant noter que les voitures de médecins sont comptées comme voitures professionnelles, parmi les 1.754 existant à Paris.

Le développement de l'automobilisme n'a pas restreint celui des hippomobiles professionnelles, car le nombre de ces voitures à traction animale, qui était en 1899 de 1.290.000, est aujourd'hui de 1.449.762.

Remarquons cependant que 37 % des voitures automobiles sont à usage professionnel.

A L'OPÉRA. — M^{lle} Zambelli et M. Staats dans *Namouna*.



Arrivée, à Saint-Pol-de-Léon, du nouvel évêque de Quimper et de Léon, le 26 mars. — Phot. de M. Y. Picard.

A SAINT-POL-DE-LÉON

Un document bien ancien relate l'entrée solennelle, en 1422, indiction 14^e, de messire Philippe de Coëtquis, évêque de Léon, en sa ville épiscopale de Saint-Pol. Il ne put entrer en ladite cité, dont la porte était fermée, qu'après avoir prêté le serment aux seigneurs du lieu de maintenir les droits, franchises et libertés de l'Eglise léonnaise. Devant le porche de la cathédrale, un chanoine de Léon harangua l'évêque et le requit de la part du Collège, de l'Eglise et du Chapitre, de conserver leurs « louables coutumes ».

L'entrée de Mgr Duparc, le nouvel évêque de Quimper et de Léon, quoique modernisée, a rappelé la cérémonie de jadis.

Jeudi, 26 mars, dès midi et demi, une longue théorie de près de cent voitures et une cavalcade de cent dix chevaux, les meilleurs de Bretagne, écumanant et s'ébrouant, précédés de trois cents cyclistes, se rendaient à la gare de Plouénan (à 4 kilomètres de Saint-Pol), où arrivait Mgr Duparc.

Le nouvel évêque prend place dans un landau avec MM. Treussier, curé-archiprêtre, le comte de Guébriant, maire, et le comte de Mun, député du Finistère. Et l'on part, en bon ordre vers la ville, où attendait une foule enthousiaste.

La voiture épiscopale arrive escortée des alertes cavaliers en grands chapeaux de feutre. Les têtes se découvrent et l'assistance s'agenouille.

Le prélat entre à la chapelle de Saint-Pierre, où il prend ses ornements pontificaux, le manteau, la mitre et la crosse.

Après le discours de bienvenue de M. le maire et la réponse de l'évêque, le cortège, un cortège immense, qui ne cessera de s'accroître, se met en marche vers la basilique aux accents des cantiques.

Avant de gagner le porche de la basilique, Mgr Duparc quitte le dais porté par quatre cultivateurs, quatre patrons et qua-

tre ouvriers, privilège jadis réservé aux seigneurs.

Le curé souhaite la bienvenue à son évêque. Celui-ci remercie, salué par une immense acclamation.

A la sortie de la cathédrale, après la cérémonie religieuse, cette ovation devait se renouveler, plus éclatante encore.

LA PLUS JOLIE FEMME DU MONDE

Il y a quelques mois, un journal des Etats-Unis, la *Chicago Tribune*, à la suite d'un concours de beauté qu'il avait ouvert entre les femmes américaines, proclamait miss Marguerite Frey la plus jolie femme du monde et mettait au défi qu'on trouvât plus aimable figure que la sienne. Notre excellent confrère le *Daily Mirror*, de Londres, releva ce défi, et se fit fort de trouver, en Angleterre, une jeune fille plus jolie encore que la lauréate américaine.

Plus de 15.000 photographies furent envoyées pour le concours qu'il avait ouvert. Un jury d'artistes, où se rencontraient sir James Linton, Mr John Hassall, miss Maud Porter, Mr John Lavery, l'un des exposants fêtés de nos salons, etc., tous peintres de la beauté féminine, choisit dans ce lot énorme la jeune fille dont voici le portrait, et qui voulut garder l'incognito. Elle est modeste, et ce n'est pas sa seule qualité. « Elle fut toujours une aimable enfant », dit sa mère ; — mais ce jugement, suspect de partialité, est confirmé par tous ceux, photographes en majorité, qui approchèrent, ces jours derniers, la beauté victorieuse. Elle a dix-huit ans. Elle aime le thé, le café, le chocolat, les histoires de Sherlock Holmes, — de temps en temps un verre de claret ; elle aime le homard encore, et les concombres, le cyclisme, la natation. Elle adore enfin faire la cuisine. Car, comme disait Musset :

Il faut, en ce bas monde, aimer beaucoup de choses, Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux.

DISGRACE PRINCIÈRE

Le prince Joachim Albrecht, second fils de feu le prince Albert de Prusse, l'ancien régent du duché de Brunswick, vient d'être obligé de quitter l'armée, sans conserver le droit de porter l'uniforme. Ainsi en a décidé l'empereur Guillaume, jugeant trop scandaleuse pour la tolérer davantage la conduite de son cousin.

Il y a trois ans environ, celui-ci s'était épris éperdument d'une divette de café-

mais le divorce sur lequel il comptait ne fut pas prononcé. L'empereur, espérant mettre fin à cette fâcheuse aventure, fit promettre au prince de renoncer à sa liaison et l'envoya se battre contre les Hottentots. Cette cure africaine devait rester inefficace : de retour à Berlin, Joachim Albrecht, oubliant sa promesse, n'eut rien de plus pressé que de renouer avec la baronne de Liebenberg, et c'est en vain qu'il essaya de cacher son bonheur dans un château de Silésie. La cour et la ville



Le prince Joachim Albrecht de Prusse
Phot. Bieher.



L'actrice Marie Sulzer, baronne de Liebenberg.
Phot. Loescher et Petsch.

UNE DISGRACE PRINCIÈRE ET... SA CAUSE

concert berlinoise. Afin de pouvoir l'épouser plus tard, il avait imaginé, paraît-il, de la marier à un certain baron de Liebenberg, modeste employé de bureau à Vienne ;

ne pouvaient longtemps l'ignorer : d'où la disgrâce définitive.

L'ENTREVUE DE VENISE

(Voir les gravures, page 235.)

L'entrevue que l'empereur d'Allemagne et le roi d'Italie ont eue, à Venise, le 25 mars, a été, pour l'illustre cité depuis longtemps assoupie dans la gloire de son passé, l'occasion d'un réveil momentané, et l'on a vu son merveilleux décor s'animer de l'effervescence d'une population en fête, du déploiement d'un appareil exceptionnel.

Avec M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères, Victor-Emmanuel était allé recevoir, à la descente du train, Guillaume II, accompagné de l'impératrice, du prince Auguste et de la princesse Victoria ; de la gare, les deux souverains alliés et leur suite se rendirent au palais de la place Saint-Marc, où le déjeuner les attendait. Bien que le soleil refusât de collaborer à la mise en scène et que le ciel chargé de nuages pluvieux fit grise mine, le défilé du cortège sur le Grand Canal offrit un fort beau tableau. Le roi, en petite tenue de général, et l'empereur, en uniforme d'amiral allemand, avaient pris place dans la gondole royale, à laquelle les gondoles historiques de la municipalité, d'autres embarcations et même de modernes canots automobiles formaient une magnifique escorte. Une foule énorme se pressait le long des deux rives ; les fenêtres, les balcons, pavés aux couleurs des deux nations, regorgeaient de spectateurs, et des milliers de voix mêlaient leurs acclamations enthousiastes aux joyeuses fanfares des musiques.

Après le déjeuner, les souverains allemands gagnèrent, au milieu de nouvelles ovations, le bord du yacht impérial *Hohenzollern*, qui doit les conduire à Corfou.



La plus jolie femme des Etats-Unis : miss Marguerite Frey.



La plus jolie femme d'Angleterre : miss X.

CONCOURS DE BEAUTÉS ANGLO-SAXONNES